



DANSE

Ballet pour le temps présent... et futur

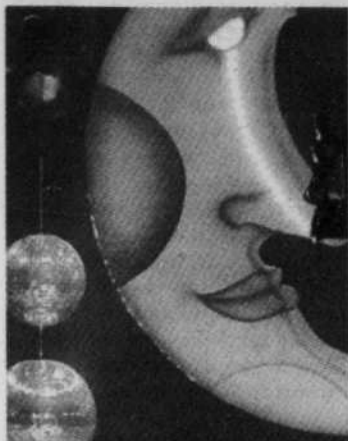
Page E 5



CINÉMA

Du vase clos à la liberté

Page E 9



CULTURE



REALISATIONS INC.

Cabaret U-Mano

DESIGN

Exporter l'imaginaire

Des artistes québécois réinventent bars et hôtels des grandes capitales du monde

ISABELLE PARÉ

Is travaillent dans l'ombre, n'ont pas la célébrité du Cirque du Soleil, d'une Céline Dion ou d'un Robert Lepage. Pourtant, ces Québécois sont parmi les créateurs les plus courus de la planète. Ils apposent leur signature sur plusieurs lieux-cultes de l'heure à Las Vegas, et dans les métropoles émergentes de Macao et de Dubaï. L'imaginaire québécois s'exporte à la tonne et réinvente la façon de concevoir les bars, les restaurants et les grands hôtels de demain.

En 2003, le bar Tabu de l'hôtel MGM Grand de Las Vegas faisait la une du *Time Magazine* pour illustrer un dossier complet sur le renouveau de la capitale américaine du jeu, devenue la destination touristique branchée par excellence des États-Unis, avec ses restaurants cinq étoiles et ses allées de boutiques de luxe.

Or ce fameux bar, sacré trois années de suite «best lounge» du monde et qui s'est valu la couverture d'un livre sur les plus beaux bars de la planète, est tout droit sorti des cartons de toute une équipe de créateurs montréalais débridés, à qui les magnats de l'industrie hôtelière font désormais appel pour donner du «humpf» à leurs quartiers généraux.

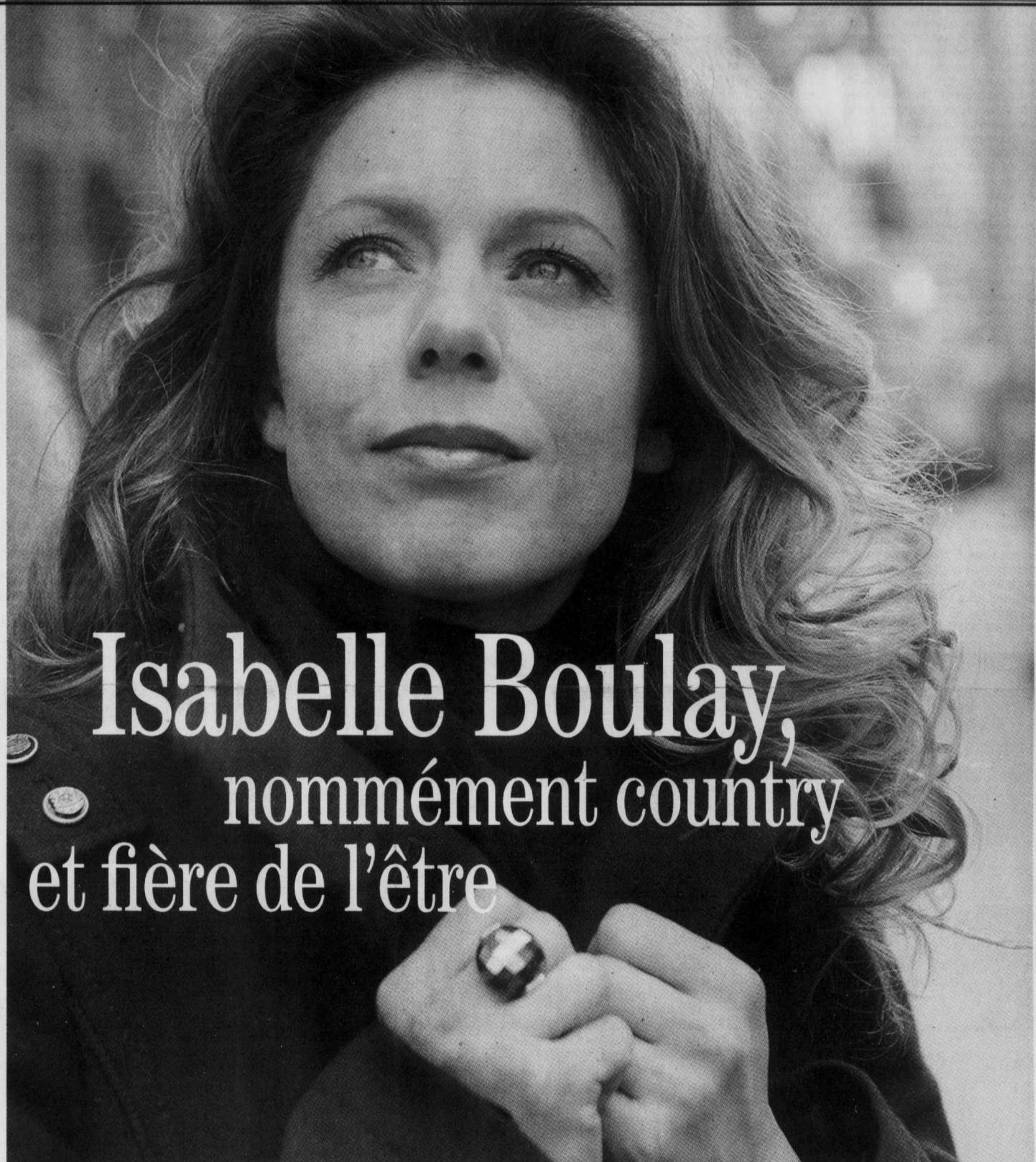
«Au départ, le bar avait été dessiné par un grand designer. Les propriétaires de l'hôtel nous ont dit: "C'est bien beau, mais il ne s'y passe rien." Ils nous ont demandé de créer un concept pour y mettre de l'atmosphère», explique Roger Parent, directeur de Réalisations inc., une compagnie de création qui a pris son envol en 2000.

L'équipe se met donc au travail et projette sur les tables et sur les comptoirs des bars des images interactives, qui se transforment sous l'influence des gestes des visiteurs. Une bouteille déposée sur une table déclenche, comme un caillou jeté à l'eau, une onde concentrique dans une masse lumineuse qui semble liquide. Une main posée sur le bar le fait passer du marbre au bois.

Architectes d'ambiance

«L'idée n'est pas de faire un spectacle mais d'amener le "show" hors de la scène, dans des lieux communs où les gens peuvent se détendre, en créant des atmosphères, des ambiances. Notre travail, c'est

VOIR PAGE E 4: IMAGINAIRE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Isabelle Boulay, nommément country et fière de l'être

Enfin. De retour à la source. L'album que nous souhaitons, espérons, désirions d'elle depuis son prix d'interprétation à Granby en 1991. Son album country. L'album qu'elle avait en dedans d'elle depuis l'enfance, quand elle chantait *Un verre sur la table*, de Paul Daraïche, debout sur le jukebox dans le resto de ses parents en Gaspésie, et faisait pleurer tout le monde. L'album que le p'tit yodel dans sa voix réclamait, vibrant jusque dans les grandes ballades européennes qui l'ont sacrée vedette à travers la francophonie. L'album de la petite Isabelle par la grande Boulay.

SYLVAIN CORMIER

C'était en 2005, peu après la sortie du CD-DVD de ses concerts à l'Olympia, *Du temps pour toi*. Je croise Isabelle Boulay dans un couloir de Radio-Canada. Lui dit en passant que la p'tite séquence en prime sur le DVD, quand elle est dans l'escalier des coulisses de la mythique salle et chante à la bonne franquette avec ses musiciens trois, quatre de ses succès et des reprises, dont la *Rosie* de Jackson Browne (adaptation Cabrel), *Always On My Mind* de Willie Nelson (version Elvis!) et *Un amour qui ne veut pas mourir* (à la Renée Martel, pardil!), fait très complètement mon bonheur et que j'en aurais pris tout un disque. Elle me sourit et me lance en continuant son chemin: «Je l'sais, toi, ce que tu veux! J'vais le faire un jour...»

Sous-entendu: confiance, confiance, mon p'tit bonhomme, comme chante Michel Rivard, tu l'auras, l'album country que tu veux que je fasses! Quand je lui rappelle sa promesse, dans le «bureau des entrevues» au fond du couloir de la moitié d'étage occupée par Audiogram dans la même bâtisse que MusiquePlus au centre-ville, elle rigole.

«J'aurais dû écrire dans les remerciements que c'était juste pour toi...» Je rougis et rigole itou. Ce n'est évidemment pas pour moi qu'elle a finalement osé l'album country que j'espérais d'elle depuis que je l'ai entendue chanter du Paul Daraïche en spectacle. Isabelle Boulay est une chanteuse country devenue vedette de la chanson, cela s'entend dans le drôle de yodel si typiquement western qui lui vient de toutes ces années passées sur le jukebox du resto de ses parents en Gaspésie à répondre aux demandes spéciales. Cela s'entend dans tous ses disques, dans la plupart des chansons, *Le Banc des délaissés*, *Jamais assez loin*, *Vole colombe*. Son album country était toujours en gestation, même quand elle servait du Bruel ou du Lama dans ses disques d'allégeance plus européenne. Fallait seulement qu'elle le sorte un jour pour vrai. Nommément et fièrement. Voilà que ça sort mardi, Dieu merci.

Country sans concession

De retour à la source m'est tout de même destiné, en ce sens qu'il est destiné à vous et

moi et à tous ceux qui aiment à la fois la musique country, la chanson populaire et Isabelle Boulay. Dédié, il l'est plus spécifiquement à «toutes ces voix sur lesquelles je me suis fait bercer dans le carrosse à ressorts chez ma tante Adrienne», écrit Isabelle à la dernière page du livret, où une photo nous montre la fillette en cow-girl. «[C'est] un clin d'œil à mes parents, amis et tous les membres de ma famille, ajoute-t-elle, ainsi qu'aux musiciens avec qui je chantais enfant, qui m'ont accompagnée dans les bars de la Gaspésie et de la Côte-Nord, et toutes les personnes du public qui se souviendront de la petite Isabelle.»

Le fait est qu'on sera tous contents mardi: Ceux qui aiment Isabelle Boulay chantant Bruel aussi. Toute l'Europe francophone, le Québec entier. Question d'adéquation. Ce disque, c'est elle. «C'est ma fibre, c'est au plus profond de moi. La grande chanson française, les chansons fédératrices, ça fait aussi partie de moi, mais ce disque n'est pas une exception dans ma carrière. C'est le cœur.» Ni parenthèse, ni récréation, ni indulgence nostalgique. «J'ai déjà commencé à travailler sur mon prochain disque, avec [le réalisateur français] Dominique Blanc-Francard. C'est encore là. Le country va imprégner tout ce qui va suivre, c'est clair. C'est comme un nouveau souffle. Ce n'est pas seulement la trame sonore du film de mon enfance.»

La clé de l'affaire est que cet album country est majoritairement composé de chansons originales. Chansons de Michel Rivard (*Entre Matane et Baton Rouge*, parfait road-movie), d'Eloi Painchaud et Jorane (irrésistible *Aller simple*), de Geneviève Binette et Damien Robitaille (la chanson-titre,

valse «rurale» très Hank Williams dans le genre), entre autres remarquables réussites, qui valent amplement les succès «fédérateurs» signés Plamondon-Cocciantte (*Je t'oublierai, je t'oublierai*) ou Basset-Langolff (*La Lune*). Bonne décision, on s'est éloigné de la première forme du «projet country», qui consistait en un simple album de reprises de «standards» québécois et américains du genre, trop proche des deux spectacles de la «carte blanche» proposée par Isabelle Boulay aux dernières FrancoFolies, où elle avait littéralement revisité le répertoire de ses années formatrices en compagnie des Paul Daraïche, Renée Martel et autres Stephen Faulkner. Spectacles dont l'album, soit dit en passant, contient quelques extraits bienvenus, accessibles par lien open-disc.

«Je parlais du projet de l'album de reprises avec Michel Rivard, Luc de Larochellière, je leur parlais de mon enfance à Sainte-Félicité, de ma tante Adrienne, et je pense qu'ils m'ont écoutée profondément parce que ça n'a pas été long avant que je reçoive des chansons qui me ressemblaient plus que si je les avais écrites moi-même. Quand Luc m'a envoyé Adrienne, j'étais tellement émue. C'était elle en chanson. Joyeuse comme elle. Pleine de vie comme elle était. De retour à la source, c'est vraiment un portrait de ma réalité, de mon affirmation. L'histoire d'une fille qui a suivi le guide pendant un certain temps, puis qui a décidé de faire un bout sans guide. Et d'écouter son instinct. L'album country, il poussait vraiment fort en dedans de moi. Comme un bébé arrivé à terme.»

La beauté de l'affaire est que cet album n'est pas country à moitié. Immersion totale. Du dobro partout, du twang partout, de

VOIR PAGE E 6: BOULAY

CULTURE

Le yable est dans la bricole



Odile Tremblay

Le pape l'a déclaré haut et fort le mois dernier: l'enfer existe bel et bien. Eh oui!

On ne demande pas mieux que de le croire.

Déjà séduits par les visions apocalyptiques peintes par Jérôme Bosch, et par les profils de diabolins malicieux peuplant notre inconscient collectif, pas question de le renier. Des cris et des grincements de dents sortent de ces ténèbres extérieures, des chansons aussi, faut croire.

On est partants, vous dis-je...

L'enfer existe donc. D'ailleurs, mardi dernier, son royaume de soufre était planté sur la scène du National, rue Sainte-Catherine. Il y avait même une fumée surgie des tréfonds de la terre, qui piquait les yeux. Une énorme faux rouge — sceptre et arme du démon, comme chacun sait — occupait le centre du décor. Comment douter après ça?

Et puis, le public brûlait de hâte avant le show et réclamait ses bons diables.

Les Charbonniers de l'enfer ont surgi sur les planches, tout de noir vêtus. Ils font un métier salissant dans une Géhenne crasseuse. D'où ce noir des costumes, sans doute.

— Charbonniers, chauffez-les donc l'ambiance.

Ils se sont exécutés.

Rien dans les mains, rien dans les poches. Tout dans la voix. Aucun instrument pour détourner l'attention des mots. *A capella*. Et une assistance en une sorte de transe presque religieuse, toutes générations confondues. Ce répertoire de nos aïeux plonge ses racines en chaque spectateur, éloigne la mondialisation galopante en tapant du pied.

Iconoclastes, gaillards et amoureux, les gars. Rigolards par-dessus tout.

On rend grâce au folklore québécois d'avoir quitté les ghettos temporels du Nouvel An et de la fête de la Saint-Jean en nous gigançant ça désormais tout au long de l'année.

Moi, je me procure tous les disques des Charbonniers de l'enfer, depuis qu'ils ont lancé en 2002 leur fameux album *Wô*, aux arrangements vocaux si inspirés. Gagnée, séduite, impressionnée.

Pas question de manquer ça, donc: mardi soir, nos cinq compères folkloristes offraient un spectacle-lancement pour leur nouvel album, *A la grâce de Dieu*. Ce titre prouve que le diable n'est pas tout seul dans leur cabane. Il partage la vedette avec le dieu de nos pères; tous deux en bon voisinage musical.

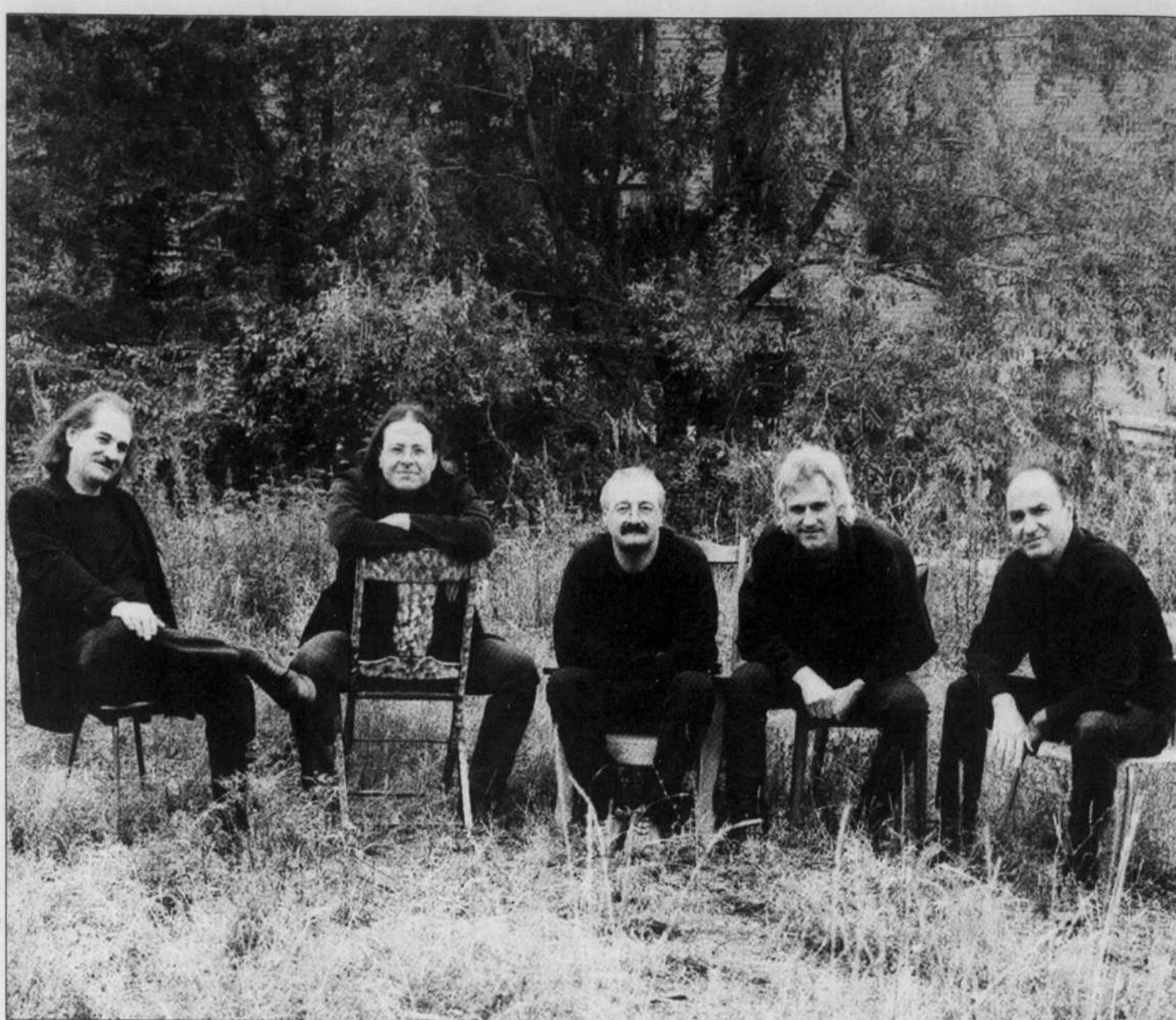
De fait, les chansons traditionnelles recueillies par Les Charbonniers de l'enfer parlent autant de religion que de transgression.

Le spectacle mêlait mardi leur répertoire d'hier avec les chansons de leur nouvel album. Va pour les découvertes, mais faut bien que le public s'y retrouve. Parfois, ils nous perdaient quand même un moment pour nous rattraper sur le swing de la chanson suivante. On raccrochait toujours. Alors merci à Normand Miron, à André Marchand, à Jean-Claude Mirandette, au conteur Michel Faubert et à Michel Bordeleau de La Bottine souriante.

Merci de marcher à contre-courant du vent du jour. Aucun jeune loup aux dents longues dans leurs rangs, mais des hommes aux cheveux blancs debout contre le mur de la grande amnésie collective, à transformer le passé musical en poésie moderne.

Et cette idée brillante de chanter *a capella*, si inusitée au Québec...

Rien de plus touchant que les voix humaines, même quand elles n'arrivent pas toujours à s'accorder sur scène. Michel Faubert donne le *la* et la polyphonie s'installe. Les Charbonniers s'élancent, façon bon en-



Les chansons traditionnelles recueillies par Les Charbonniers de l'enfer parlent autant de religion que de transgression.

SOURCE FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

fant, sourient quand une des voix de leur quintette déraile un peu. Sur le disque, les aspérités s'adoucissent.

Quand même... Chacun de ces diables chantants a d'autres chats à fouetter. Comment s'empêcher de penser qu'ils sont

Charbonniers parfois en dilettantes, entre deux autres activités? S'ils élevaient la barre juste un petit peu plus haut, nos hommes auraient tout pour devenir de grands ambassadeurs de la chanson traditionnelle québécoise à travers le vaste monde. On se dit ça avec un soupir.

La polyphonie est si populaire dans plusieurs traditions, en Europe de l'Est entre autres. Ces chanteurs-là pourraient percer davantage, ici comme à l'étranger. On leur souhaite plus de tournées, plus de rayonnement. Mais le veulent-ils vraiment? Peut-être pas. Dommage! C'est beau, le désintéressement.

Charbonniers tant qu'ils voudront, ni l'enfer ni le paradis ne sont en cause dans leur répertoire. Juste la terre de nos ancêtres,

avec la mémoire de la France et la sueur de la colonisation au Nouveau Monde.

Par ici les pauvres déserteurs, pendus pour avoir voulu retrouver leurs belles, la partie de chasse avec la femme à Pitou, le coup d'épingle aux curés qui empêchent les dames d'aller danser.

Ils sont partout, au fait, les hommes d'église, avec leurs bonnets carrés et leurs gros yeux fâchés. Ces prêtres trop puissants que les chansons traditionnelles aimaient bien écorcher au passage, comme dans le délicieux *Kyrie*.

Kyrie au levé de nos curés / Ils ont des bains bien préparés / Tandis que nous... / Pouilleux, d'crasseux, d'véreux / d'vlimeux, d'vicaires de misère / On n'a que l'eau frette pour se laver / Eleison.

On croirait y entendre l'écho du chant révolutionnaire *Les Canuts*, écrit par le Français Aristide Bruant à la Belle Époque. Ces Canuts étaient des tisserands pauvres qui appelaient à la révolte contre les prêtres et les grands de ce monde.

Au Québec, la chanson *Le Kyrie* n'osait aller jusqu'à réclamer le renversement des potentats. Il y avait comme une petite gêne de colonisé. Nos révolutions sont plus tranquilles.

«Excusez-la», comme dirait l'autre...

Mais que s'exportent au loin nos Charbonniers de l'enfer pour témoigner de ces contradictions-là, sur leurs merveilleux tapements de pieds...

otremblay@ledevoir.com

Théâtre au plus au moins

L'envie

de Catherine-Anne Toupin

avec
Guillaume Champoux
Catherine Proulx-Lemay
Steve Laplante
et Catherine-Anne Toupin

mise en scène de Frédéric Blanchette
éclairages de Martin Gagné

du 10 au 28 avril

à la salle Jean-Claude Germain du Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue St-Denis - réservations: 514-282-3900

«Un audacieux alliage de rire et d'introspection, une rupture franche et nécessaire avec le confort ambiant.»
Christian St-Pierre, VOIR

«On ne peut qu'admirer l'économie de moyens, la clarté du dessin... une réalisation d'une sobriété exemplaire.»
Hervé Guay, LE DEVOIR

«Les dialogues vifs, crus et saccadés sont particulièrement bien rendus par des acteurs doués.»
Anne-Marie Cloutier, LA PRESSE

«... le texte précis et punché, la mise en scène rythmée et équilibrée et le jeu des comédiens nous tient vraiment accroché, nous scie en deux et nous fait ciller de rire.»
Geneviève Mallette, VMO.CA

DES YEUX DE VERRE

Création THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
Texte MICHEL MARC BOUCHARD
Mise en scène MARIE-THÉRÈSE FORTIN

Avec GUY THAUVETTE, SYLVIE LÉONARD, SOPHIE CADIEUX et BÉNÉDICTE DÉCARY.

DU 10 AVRIL AU 5 MAI 2007
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI 514 282 3900
3900 rue Saint-Denis, Montréal (Métro Sherbrooke)
WWW.THEATREDAUJOURDHUI.QC.CA

Hydro Québec LE DEVOIR

Représentations supplémentaires
Le samedi 21 avril à 16h
Le mercredi 25 avril à 20h : Complet
Vendredi 27 avril à 20h

JE VOUDRAIS ME DÉPOSER LA TÊTE

DE JONATHAN HARNOIS
MISE EN SCÈNE DE CLAUDE POISSANT

AVEC CHRISTIAN BARIL, ANNICK BERGERON, SYLVIE DE MORAIS-NOGUEIRA, ÉTIENNE PILON ET FRANÇOIS SIMON T. POIRIER

CONCEPTEURS : ANGELO BARSETTI, NICOLAS BASQUE, PATRICK BELZILE, ERWAN BERNARD, JASMINE CATUDAL, ROMAIN FABRE, CATHERINE LA FRIÈRE, KARINE LAPIERRE, STEFAN MILJEVIC, VINCENT-GUILAUME OTIS ET CAROLINE POIRIER
DIRECTEUR ARTISTIQUE THÉÂTRE PÂP - CLAUDE POISSANT

PRODUCTION THÉÂTRE PÂP
DU 27 MARS AU 21 AVRIL 2007
À ESPACE GO, MONTRÉAL, 514 845 4890
RÉSEAU ADMISSION 514 790 1245 - WWW.ADMISSION.COM

CULTURE

THÉÂTRE

Des 16 ans doux-amers

Transthéâtre souligne son sweet sixteen avec un Cabaret insupportable

FRÉDÉRIQUE DOYON

Plus on est de monde, plus on est fou. L'adage populaire a inspiré la compagnie Transthéâtre, qui a invité une trentaine d'artistes à célébrer, dans un déluré cabaret, non pas ses 10 ou 15 ans, mais ses *sweet sixteen*, entre les déraisons douces-amères de l'adolescence et la lucidité pas toujours raisonnable des adultes.

«C'est un âge mythique qui nous inspire et nous remémore toutes sortes de choses», rapporte Brigitte Poupart, cofondatrice de Transthéâtre, en évoquant quelques-uns de ses propres gestes d'émancipation adolescente. La compagnie traverse un peu la même chose. Le bilan est positif: plus que jamais on se sent libre, on n'est plus à l'époque précaire de faire nos preuves, on se donne la permission de dire ce qu'on pense et, en même temps, de faire des mauvais coups, ce qui est propre à l'adolescence. Et de plus en plus mon mentor, c'est Robert Gravel...»

L'adage prend aussi un sens plus sérieux: plus les Terriens se multiplient et évoluent, moins la planète semble tourner rondement, observent les deux manitous de Transthéâtre, Brigitte Poupart et Michel Monty. La modernité a engendré son lot d'absurdités et d'irritants, que la troupe a voulu exploiter sur le mode tantôt ludique, tantôt sérieux dans son *Cabaret insupportable*.

Une quinzaine de sketches

«Michel et moi, on trouve qu'on vit de plus en plus dans un monde insupportable, alors on a invité les gens à venir décliner à leur façon ce qui est insupportable pour eux, dans notre société», explique celle qui est aussi membre des Zapartistes. Le tandem a contacté presque tous les (ex-)collaborateurs proches ou lointains de Transthéâtre, des plus notoires

(Christian Bégin, François Papi-neau, Nathalie Claude) aux figures nouvelles comme Ian Murchison ou Mathieu Quesnel. «On a toujours accueilli des artistes de la relève dans nos shows; on aime la continuité», note la codirectrice artistique du projet.

Même ceux qui ont dû refuser l'invitation ne manquaient pas d'idées sur l'insupportable question des irritants du quotidien contemporain... «La réponse a été tellement positive, c'est un sujet qui allume les gens. Ça pourrait faire un autre cabaret avant qu'on épuise le sujet.»

Chacun disposera d'une tribune de dix minutes, pour uopposition riche en symbolique au total, certains nés d'un brainstorm d'équipe, d'autres générés plus spontanément par les artistes invités. L'ingénieur Stéphane Crête, comédien, auteur, metteur en scène et codirecteur de la compagnie Momentum, portera le chapeau de maître de cérémonie et exposera les nombreux «insupportables» qui n'auront pas pu avoir de tribune.

Certains numéros traitent de victimisation (François Bernier, Guillaume Girard) — «c'est dur d'être acteur!», lance Mme Poupart en guise de clin d'œil —, de discrimination (François Parenteau). D'autres, plus absurdes ou ironiques, mettent en scène un clown et une mascotte, un numéro de danse (Catherine Tardif), de chanson (Michel-André Cardin) — «Tous les acteurs sont chanteurs aujourd'hui!», note la comédienne —, un duo écologique (Justin Laramé et Emmanuel Schwartz), un concours d'humoristes (Didier Lucien et Frédéric Pierre). Les irritants vont du plus anecdotique au politique. «Il n'y a pas deux numéros pareils, promet la directrice artistique de la soirée. Par exemple, pour Ian Murchison, l'insupportable, c'est l'hiver...»

Transthéâtre est réputé pour ses pièces engagées, politiquement ou philosophiquement, qui



«On a toujours accueilli des artistes de la relève dans nos shows; on aime la continuité», note Brigitte Poupart, cofondatrice de Transthéâtre et codirectrice artistique du projet *Cabaret insupportable*.

déterrent les contradictions et dérives du monde dans lequel on vit. C'est à eux qu'on doit la mise en scène de *Gagarin Way* en 2003 et la création *Cyberjack* en 2001. Plus récemment, *Autoroute*, projet multimédia enraciné dans l'histoire

urbanistique de la capitale, était présenté dans le cadre du dernier Festival d'été de Québec. La troupe favorise les approches dynamiques qui sortent des cadres habituels du spectacle.

«On essaie de briser la conven-

tion scène-spectateurs, alors il y a toujours quelque chose qui déborde de la scène», prévient Brigitte Poupart. Attention! Bêtes de scène en liberté.

Le Devoir

CABARET INSUPPORTABLE

Une production de TransThéâtre présentée les 16, 23 et 30 avril, et les 1^{er}, 7 et 8 mai au Lion d'Or.

LES FRÈRES

TEXTE: FRANÇOIS ARCHAMBAULT Mise en scène: Patrice Dubois
AVEC: LUDOVIC BONNIER, PATRICE DUBOIS, DANY MICHAUD & ARMAND VAILLANCOURT

Une production de Jarvis Toupin
Théâtre d'Énergie en collaboration
avec le Théâtre de La Manufacture.
Concepteurs: Ludovic Bonnier, Julie Broton,
Martin Gagné, Catherine La Franière,
Olivier Landreville.

du 3 au 28
avril 2007

Laforêt

Michaud, Dubois et Vaillancourt proposent une vision du fait québécois masculin tout à fait originale et incarnée. Sylvie St-Jacques / La Presse

Une pièce désarmante de simplicité et de justesse. (...) chaque scène se veut un pur délice. Bruno Lapointe / Le Journal de Montréal

Archambault offre le meilleur de sa plume dans cette nouvelle pièce drôle et touchante. Josée Bilodeau / radio-canada.ca

Une pièce très forte. Claude Deschênes / Le Téléjournal / SRC

Je me suis délectée. (...) une brillante réflexion sur l'héritage, sur le bagage que nous transmettent nos aïeux. Marie-Christine Trottier / Désautels / SRC

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelalibricorne.com
LA LICORNE 514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

LE DEVOIR

Dans le cadre de la série *Jeux d'enfants*, le Nouveau Théâtre Expérimental présente

La marche de Râma

DE Daniel Brière ET Alexis Martin



AVEC
Ganesh Anandan
Daniel Brière
Amrita Choudhury
Minoo Gundevia
Alexis Martin

CONCEPTIONS
Ganesh Anandan
Amrita Choudhury
Nicolas Descôteaux
Colette Drouin
Claire Geoffrion
Yves Labelle
Jean-François Landry
Jonas Veroff-Bouchard

Du 3 au 28 avril 2007
du mardi au samedi à 20h30
A ESPACE LIBRE
1945 Fullum, métro Frontenac
Réservation 514 521-4191

Le Nouveau Théâtre Expérimental jette résolument un pont vers l'Asie mystérieuse. Daniel Brière et Alexis Martin entreprennent de raconter une des principales épopées qui fonde l'identité hindoue, le *Râmâyana*. Trois Indiens bien Montréalais les accompagnent dans cette épopée, la danseuse Amrita, le musicien Ganesh et le professeur Minoo.

Venez voir cet étrange atelier, cette forge où effluves de curcuma et de thé s'entremêlent avec celles de la colle Lepage et de la peinture au latex.

le nouveau théâtre
NTE
expérimental
www.nte.qc.ca

espace
LIBRE 25
LE DEVOIR

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

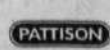
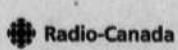
ABONNEMENT ** SAISON 2007-2008 ** WWW.TNM.QC.CA ** 514.866.8668

L'ILIADÉ D'APRÈS HOMÈRE * ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE ALEXIS MARTIN / LE PROJET ANDERSEN DE ROBERT LEPAGE

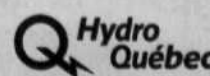
RHINOCÉROS D'EUGÈNE IONESCO * MISE EN SCÈNE JEAN-GUY LEGAULT / ELIZABETH, ROI D'ANGLETERRE DE TIMOTHY FINDLEY * TRADUCTION RENÉ-DANIEL DUBOIS * MISE EN SCÈNE RENÉ RICHARD CYR

LA PETITE PIÈCE EN HAUT DE L'ESCALIER DE CAROLE FRÉCHETTE * MISE EN SCÈNE LORRAINE PINTAL

L'IMPRESARIO DE SMYRNE DE CARLO GOLDONI * TRADUCTION MARCO MICONE * MISE EN SCÈNE CARL BÉCHARD



UNE PRÉSENTATION DE



CULTURE

IMAGINAIRE

SUITE DE LA PAGE E 1

de la scénographie architecturale», explique Roger Parent, qui a longtemps roulé sa bosse dans le milieu du théâtre, du spectacle et du cirque avant de fonder sa propre boîte.

Depuis, Réalisations inc. a reçu une soixantaine de propositions de la part d'hôtels, dont plusieurs sont installés sur le fameux «strip». Pas moins de huit projets ont vu le jour pour le seul hôtel MGM Grand. Du nombre: deux restaurants, un remake de la célèbre discothèque Studio 54, deux bars, dont le Teatro, classé «meilleur bar» en 2004 par le magazine *Wallpaper* et la revue *Club Systems International*. Quand le téléphone sonne, une seule chose est fixée à l'avance: le budget. Pour le reste, assure Roger Parent, c'est carte blanche.

Avec son nom prédestiné, le bar Teatro met en scène un mur sert de 120 bouteilles, où sont projetées des images mouvantes d'objets-souvenirs, comme autant de bouteilles envoyées à la mer ou de fioles contenant des élixirs magiques. Une autre commande, celle d'un plafond animé par des aurores boréales, vient d'être livrée pour l'hôtel Louxor, ainsi qu'un bar japonisant pour l'hôtel Mandalay Bay. L'équipe bouillonne maintenant sur neuf projets distincts, destinés à un nouvel hôtel qui ouvrira ses portes à Detroit.

Mais dans un marché qu'on imagine hautement concurrentiel, comment expliquer le succès des boîtes québécoises?

Un maelström créatif

Selon Roger Parent, la façon unique de travailler ici, avec des équipes mixtes, favorise une créativité débridée, très peu courante aux États-Unis et ailleurs. «Notre

force, c'est de faire travailler ensemble toutes sortes de gens très différents. Ça vient peut-être du modèle des créations collectives des années 1970, où les décisions se prenaient en groupe et non par un seul individu», explique ce vieux routier du show-business.

C'est peu dire. Pour un projet destiné à Disney, Réalisations inc. a plongé dans la même marmite créative des jeunes spécialistes de rave, des contrôleurs aériens et des spécialistes des aquariums! Un mélange pour le moins inédit.

D'ailleurs, les locaux de Réalisations inc., dans la Petite Italie, ont des allures de laboratoire. Lors de notre passage, une demi-douzaine de jeunes cracks de l'informatique trimaient dur avec des designers et un technicien en électronique sur un projet de fontaine interactive gigantesque, où le mouvement et la grosseur de chaque goutte d'eau seront modulés par des ordinateurs.

Vidéastes, informaticiens, architectes, bédésistes et designers entremêlent leurs idées dans des réunions-mémoires qui débouchent sur les projets les plus fous. «On est 54 à jouer dans le même carré de sable, alors il y a nécessairement un frottement des idées qui donne quelque chose d'unique. Notre but, c'est de nous amuser et de créer, alors on ne refait jamais deux fois la même chose. Ce serait comme rejouer la même pièce», estime Roger Parent.

Et ce groupe n'est pas le seul à exporter ses idées déjantées à l'étranger. Moment Factory, un regroupement de jeunes vidéastes et d'artistes rompus au

multimédia, créateurs d'environnements «immersifs», a aussi séduit certains magnats de Las Vegas en participant à la création du Revolution Bar, conçu dans la foulée du spectacle *LOVE*, créé en 2006 par le Cirque du Soleil pour l'hôtel Le Mirage.

Chez Moment Factory, le directeur de la création, Sakchin Bessette, a 32 ans. Il a d'ailleurs fait ses classes en organisant des *partys* privés pour le propriétaire-fondateur du Cirque du Soleil, Guy Laliberté, avec qui il a continué de collaborer sur plusieurs événements liés à la Formule 1. Depuis sa fondation en 2001, l'équipe de Moment Factory a créé plus de 200 événements, lieux et installations, carburant à coups de pixels et de médias mixtes sur des projets d'environnements «créatifs» et interactifs.

L'esprit inventif de la jeune boîte a été choisi pour mettre du piquant dans des projets de développements immobiliers à Dubaï et par certaines destinations touristiques.

«On est des passionnés. On est des spécialistes du facteur «wow». Nous sommes des créateurs d'ambiance. On mêle des créateurs avec des techniciens de haut niveau, des designers et des musiciens, et ça donne des produits inédits», explique Sakchin Bessette, qui vient de terminer un contrat pour le spectacle d'ouverture de la conférence du GIEC sur le réchauffement climatique à Paris.

La Ville de Baton Rouge, en Louisiane, a aussi confié à sa boîte le soin de renouveler l'allure d'un de ses attraits touristiques, le vieux secteur de Perkins Rowe, par des projections sur des murs, des ambiances sonores et des brouillards.

Seul hic, ce marché de la création débridée est voué à de rares clients aux budgets illimités, ce qui fait que la plupart des gros contrats de ces boîtes sont exécutés à l'extérieur du Québec. «C'est sûr que ça prend de très gros budgets pour ces projets, car il y a beaucoup de technologies. Mais ça ne fait rien, en plus de nos 20 employés à temps

plein, en engage beaucoup de créateurs québécois comme sous-traitants. Ça fait vivre beaucoup de monde», lance avec enthousiasme Sakchin Bessette.

Les nouvelles mecques de la culture

L'attrait pour ce type de création dans les nouvelles grandes capitales culturelles d'Asie, comme Dubaï ou Macao, est tel que de plus en plus on fait appel aux «inventeurs d'ambiance», avant même de couler le béton, pour repenser la notion de ce que pourrait être un hôtel.

«Depuis 10 ans, il y a un boom culturel à Las Vegas, qui s'étend maintenant à d'autres villes comme Dubaï ou Macao, de sorte qu'il y a une forte demande pour tout ce qui touche au design, à l'architecture et à la scénographie architecturale», explique l'homme derrière Réalisations inc.

«Les casinos ont aussi beaucoup changé. On n'y vend plus que des machines à sous. On mise beaucoup plus sur l'attrait des spectacles, des bars, de la bonne bouffe, et sur la vente d'articles de luxe», ajoute Roger Parent.

Yves Mayrand, directeur de GSM design, une firme québécoise retenue pour réaliser deux musées à Singapour et créer des espaces interactifs dans le plus haut gratte-ciel de Dubaï, aux Emirats arabes unis, croit que les vieilles capitales d'Europe n'ont pas à lever le nez sur l'essor culturel que connaît l'Asie. «Ce qui se passe là-bas n'a rien à voir avec ce qui se passe en Europe ou chez nous, c'est un tout autre esprit. Eux, ils partent de zéro, donc tout est possible», expliquait-il récemment au *Devoir*.

Roger Parent acquiesce. Soit, l'art suit les dollars. Et puis après. N'en a-t-il pas toujours été ainsi? Même le symbole par excellence de la culture occidentale, le Musée du Louvre, s'apprête à ouvrir une antenne dans les sables de l'émirat arabe d'Abou Dhabi, riche de son pétrole. «Las Vegas, Macao ou Dubaï, c'est un peu comme la cour des Médicis du XXI^e siècle. Les meilleurs créateurs et designers de la planète s'y ramassent», ajoute-t-il.

Le Devoir

MÉDIAS

Hockey 101

La SRC diffuse la «version québécoise» de l'histoire du hockey

PAUL CAUCHON

Mars 1875, patinoire Victoria à Montréal. Des étudiants de McGill jouent pour la première fois au hockey sur une patinoire intérieure entourée de bandes, avec quelques règles simples.

Cet événement a été choisi comme date de naissance du hockey par les créateurs de la grande série en dix épisodes *Hockey - La Fierté d'un peuple*, dont Radio-Canada entreprend la diffusion ce soir.

C'est un choix qui pourrait être discuté à l'infini. Les origines mêmes du mot «hockey» sont multiples, et on jouait à frapper un ballon sur la glace depuis déjà des décennies. «Mais nous avons choisi cette partie parce que c'est la plus ancienne preuve documentée de ce qui ressemble le plus au hockey que nous connaissons», explique Peter Ingles, coréalisateur de la série.

Hockey - La Fierté d'un peuple a été préparée par la même équipe qui avait présenté l'histoire du Canada il y a quelques années à Radio-Canada. Il s'agit donc d'une production commune aux réseaux anglais et français. Mais contrairement à l'histoire du Canada, qui avait suscité des réserves, les deux versions de cette série sur le hockey sont différentes. Pour les téléspectateurs francophones, on a surtout fait appel à des intervenants s'exprimant en français, qu'ils soient joueurs, journalistes ou historiens.

La série, produite au coût de neuf millions de dollars, a d'abord été présentée sur CBC l'automne dernier; Radio-Canada l'a placée à l'antenne alors que s'amorcent les séries éliminatoires de la LNH. Elle est déjà disponible en coffret DVD. Radio-Canada a également publié avant les Fêtes un magnifique volume illustré.

«On a beaucoup plus écrit sur l'histoire du hockey au Canada anglais qu'au Québec», précise Peter Ingles. Au Québec, on a surtout écrit sur des personnages, comme Maurice Richard ou Guy Lafleur.

Cristalliser l'identité nationale

Cette série n'est ni l'histoire du Canadien de Montréal ni celle de la LNH. Il s'agit vraiment d'une histoire du hockey et de la façon dont il cristallise les identités nationales. Identité canadienne lors de la série Canada-URSS de 1972, bien sûr, mais également identité des deux grandes nations qui s'affrontent, par exemple dans la rivalité entre les Maroons anglophones et le Canadien francophone de Montréal au début du siècle, avec le rôle joué par Mauri-

ce Richard auprès des Canadiens français dans les années 50, ou dans l'intense rivalité entre le Canadien et les Maple Leafs de Toronto dans les années 60.

La série aborde également des sujets peu étudiés. L'importance des femmes dans le hockey par exemple, ou encore la façon dont les arènes sont devenues le véritable centre communautaire des petites villes partout au pays. On retrace également l'histoire des tournois amateurs et de la présence canadienne aux Olympiques.

Le hockey a d'abord été pratiqué au XIX^e siècle par la bourgeoisie anglophone. «Ça prend 15 ou 20 ans avant que la bourgeoisie francophone s'en empare, vers 1885, 1890», explique Peter Ingles. Les jeunes Canadiens français qui

étudiaient dans les collèges classiques l'apprenaient des Irlandais, qui fréquentaient les mêmes collèges parce qu'ils étaient catholiques. Dans un des épisodes, Jean Béliveau ajoute que par la suite les religieux qui enseignaient dans les collèges ont joué un rôle majeur, en initiant souvent les jeunes au hockey et en leur servant d'entraîneurs.

La série permet évidemment de revivre de grands moments autour des vedettes de la LNH, mais elle propose aussi des anecdotes méconnues. Le fait, par exemple, que le hockey féminin avait connu un très grand essor pendant la Grande Guerre, alors que beaucoup de joueurs professionnels étaient partis au combat. On fait d'ailleurs la connaissance d'Albertine Lapensee, vedette d'un club de Cornwall, considérée comme une des meilleures joueuses de tous les temps — elle a déjà compté 15 buts dans un match — et qui est disparue mystérieusement.

Il est toujours amusant de revivre les débuts de la Coupe Stanley, un bol à salade en argent acheté à Londres par le gouverneur général du Canada Frederick Stanley. Une équipe pouvait «défier» le détenteur de la coupe n'importe quand, et celle-ci était régulièrement mise en jeu tout au long de l'hiver, avant que la LNH ne s'en empare pour en faire son trophée officiel de fin de saison.

Mais ce que la série raconte surtout, c'est à quel point le hockey, comme tout sport populaire d'ailleurs, est un formidable producteur de mythes, de héros, de drames, dans lesquels la population projette ses désirs.

Le Devoir

Hockey - La Fierté d'un peuple, début samedi 14 avril, Radio-Canada, 18h30.

Jacques et le haricot magique

Une fable printanière qui ravigote! Pour les enfants de 2 ans et plus

Du 14 au 29 avril 2007
Les samedis et dimanches
À 9h30, 11h00 et 13h00
Billets: 12\$ (taxes en sus)



Réervations:

514-523-1303
info@illusiontheatre.com
www.illusiontheatre.com

Au Studio-théâtre de L'illusion

783 rue de Bienville
(Une rue au nord de Mont-Royal, angle St-Hubert)



BOYOKANI COMPANY

(France/Congo - Brazzaville)

Hamlet

Adaptation et mise en scène de Hugues Serge Limbani

18 au 29 avril
Du Mercredi au samedi 20h
Les dimanches à 15h30

20\$ / 15\$
Avec abonnement 16\$ / 12\$

mai

MAI (Montréal, arts interculturels)

3680, rue Jeanne-Mance
Montréal, QC H2X 2K5
T. 514 982-3386
www.mai-qc.ca

Théâtre Théâtre Théâtre

Le dimanche 22 avril à 15h30 - Matinée familiale gratuite pour les 15 ans et moins!

Montréal Québec

USINE C présente

BIG SHOOT

DE KOFFI KWAHULÉ (CÔTE D'IVOIRE)
MISE EN SCÈNE DE KRISTIAN FRÉDRIC
AVEC DANIEL PARENT & SÉBASTIEN RICARD
DÉCOR & COSTUME ENKI BILAL

DU 17 AU 28 AVRIL 07

GUICHET 514 521 4493 / WWW.USINE-C.COM
ADMISSION 514 790 1245 / WWW.ADMISSION.COM

«Une mise en scène envoûtante... toute l'équipe du Big Shoot... avec ce spectacle, frappe un grand coup. Avis aux amateurs de sensations fortes!»
Hervé Guay, Le Devoir

DÈS LE 17 AVRIL

UBU ROI

DE ALFRED JARRY
MISE EN SCÈNE NORMAND CHOUINARD

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

RÉMY GIRARD / MARIE TIFO / FÉLIX BEAULIEU-DUCHESNEAU / GUY BERNARD / NORMAND CARRIÈRE / ALEXANDRE DANEAU / DAVID-ALEXANDRE DESPRÉS / SÉBASTIEN DODGE / MAXIM GAUDETTE / BENOÎT PARADIS / ÉMILIE PROULX-CLOUTIER / LISE ROY

Assistance à la mise en scène et régie GÉNÈVIÈVE LAGACE / Décor JEAN BARD / Costumes SUZANNE HAVEL / Éclairages CLAUDE ACCOLAS / Musique YVES MORIN / Chronométriste SUZANNE LANTAGNE / Maquillage JACQUES-LEE PELLETIER / Accessoires NORMAND BLAIS

*** DU 17 AVRIL AU 12 MAI *** 514.866.8688 *** WWW.TNM.QC.CA ***

USINE C présente

BIG SHOOT

DE KOFFI KWAHULÉ (CÔTE D'IVOIRE)
MISE EN SCÈNE DE KRISTIAN FRÉDRIC
AVEC DANIEL PARENT & SÉBASTIEN RICARD
DÉCOR & COSTUME ENKI BILAL

DU 17 AU 28 AVRIL 07

GUICHET 514 521 4493 / WWW.USINE-C.COM
ADMISSION 514 790 1245 / WWW.ADMISSION.COM

«Une mise en scène envoûtante... toute l'équipe du Big Shoot... avec ce spectacle, frappe un grand coup. Avis aux amateurs de sensations fortes!»
Hervé Guay, Le Devoir

Au THÉÂTRE DE QUAT'SOUS du 16 avril au 19 mai 2007

Texte PASCAL BRULLEMANS
à partir d'improvisations dirigées par Eric Jean, avec les comédiens et concepteurs
Mise en scène ERIC JEAN

Avec HÉCTOR CASTAÑEDA ARCEO, AGATHE LANCTÔT, JOHANNE LEBRUN, BENOÎT MCGINNIS, NELLY MAGANA, DOMINIQUE QUESNEL, CHRISTIAN RANGEL

Concepteurs: Magalie Amyot, Simon Bélanger, Alexandre Brunet, Manon Cousin, Jan Komarek, Anne-Catherine Lebeau, Vincent Letellier, Pierre-Etienne Locas, Guillaume Simoneau

Une production du Théâtre de Quat'Sous

Chasseurs

NE MANQUEZ PAS LE FORFAIT SOUPER-THÉÂTRE
Chasseurs et Gibiers chez Laloux
45 \$ taxes incluses / Boissons et pourboire en sus

Billetterie
514-845-7277
www.quatsous.com

CULTURE

DANSE

Un autre grand véhicule

Le scénographe Stéphane Roy signe sa quatrième création pour le Cirque du Soleil et sa centième en carrière

STÉPHANE BAILLARGEON

Il existe des dizaines d'écoles de bouddhisme. L'une d'elles, très ancienne, baptisée kosa ou abhidharma, appartient au courant hinayana, aussi dit du Petit Véhicule, opposé aux doctrines postérieures du Grand Véhicule, le mahayana. Ces métaphores font allusion à un incendie supposé d'où une seule personne se sauve dans une charrette tirée par une chèvre alors qu'un très grand nombre de sinistrés s'en échappent grâce à un énorme chariot à boeufs. Le Petit Véhicule est réservé aux initiés; le Grand ouvre la voie du salut pour tous.

L'allégorie vaut aussi pour l'art, cet absolu de substitution. Le scénographe Stéphane Roy en sait quelque chose, lui qui en quelque vingt ans de carrière a aussi bien fourni des charrettes à de discrètes productions du théâtre jeunesse ou de la danse contemporaine que de gigantesques chariots au Cirque du Soleil (CDS). Au total, ses sublimes décors ont été vus par quelques milliers d'initiés de la scène contemporaine additionnés à des millions de spectateurs de la piste réinventée.

Le prince des planches en remet avec le dernier spectacle du CDS, sa quatrième scénographie pour la prestigieuse compagnie, qui serait aussi très exactement son centième création professionnelle. Le nouveau mahayana spectaculaire est baptisé *Kooza*, comme quoi tout se tient dans la grande énigme du nirvana. Dans ce cas, *kooza* (et non *kosa*) dérive d'un mot sanscrit désignant bien des choses, dont une boîte ou son trésor.

Autobus pakistanais et bijoux indiens

«Le nom a été choisi il y a bien six mois», explique Stéphane Roy, rencontré cette semaine alors que la grande tente bleue et or du Vieux-Port de Montréal accueillait les médias pour le service publicitaire de la production qui prendra les routes du monde après la Saint-Jean. «Ce nom colle bien à l'esprit du spectacle et concentre les idées que l'équipe de création a tenté de concrétiser.»

Le mot d'ordre le plus criant réclame un retour aux sources circariennes après les expériences plus théâtrales de *Corteo*, l'avant-dernier show pour chapiteau. «Je pense à ce spectacle depuis dix ans, dit le clown David Shiner, metteur en scène de *Kooza*, rencontré lui aussi après le dévoilement du nom et de quelques extraits du spectacle. J'ai eu le temps de réfléchir beaucoup à ce que je voulais faire et surtout des années pour simplifier la proposition au maximum. Les meilleures choses prennent du temps à germer et les meilleures idées s'avèrent souvent les plus simples.»

Cette simplicité volontaire s'organise concrètement autour de deux axes fondamentaux, celui des clowneries et celui des acrobaties. L'écran imaginé par Stéphane Roy pour accueillir les quelque 50 artistes et la douzaine de numéros se déploie sur une piste circulaire ceinturée d'une salle à 260 degrés. La carte du ciel du premier jour de la première performance publique est peinte sur le plancher de scène. Des éclairages encastrés projettent une douce lumière sur les visages des artistes, rappelant les feux de la rampe des anciens théâtres. En fond de scène, un immense tissu bleuté et de grandes voiles s'ouvrent comme une fleur de Giorgia O'Keefe pour dévoiler un bataclan. Les ouvertures à la base de la tour mobile servent aux entrées et sorties des artistes. L'étage central accueille l'orchestre. Le dernier niveau évoque un campement de bédouin. En fait, toute la décoration du bataclan s'inspire de la culture hindoue, des autobus pakistanais et des bijoux indiens.

«Tout ça demeure très simple, très low-tech même», explique le concepteur. Les voiles qui encadrent le bataclan bougent à l'aide de cordes et de poulies actionnées par deux personnes. Beaucoup d'éléments se montent et se démontent avec un maillet et quelques tiges. Même les plus grosses pièces peuvent se déplacer à la main.»

Et pour l'inspiration indienne? «Je n'ai jamais mis les pieds en Inde, confie celui qui a par contre séjourné au Yémen. L'inspiration indienne vient du metteur en scène et je l'ai récupérée notamment pour ce très inspirant côté «bling-bling»: la breloque clinquante, les tissus

chatoyants, le feu d'artifice des formes et des couleurs. En même temps, au cirque, il faut que les scénographies demeurent en dehors des modes. Il faut viser l'universel et l'intemporel, pour la simple raison que les spectacles circulent partout pendant très longtemps.»

«Au Cirque, je suis mêlé beaucoup plus intimement à la création d'un spectacle», explique Stéphane Roy

David Shiner séjourne fréquemment dans le pays-continent. Pour lui, l'Inde joue aussi fondamentalement la carte des grandes vérités de base. «C'est le pays où l'on comprend le mieux sa place sur la terre et où l'on peut le mieux voir la vie comme elle est, dit-il. La plus immense richesse y côtoie la plus extrême pauvreté. Et j'y ai croisé des gens qui n'avaient rien mais qui semblaient parfaitement heureux. C'est également une terre mythique, aussi magique que mystique, ce qui va très bien avec le cirque, un art qui se veut lui aussi magique et symbolique.»

Pour ce clown américain, cette volonté vaut tout autant pour le Cirque du Soleil, malgré ses profondes accointances avec les casinos de Las Vegas, les billets VIP à 300 \$ et les étalages de produits dérivés. «C'est la plus merveilleuse compagnie du monde, dit-il. Guy Laliberté [le fondateur et propriétaire du CDS] laisse toute la liberté aux équipes de création et leur accorde un soutien incroyable. Il n'y a pas de limites ici. Tout est possible. Et je crois qu'il n'existe rien de semblable ailleurs dans le monde.»

Stéphane Roy en rajoute. Il a travaillé pour trois autres productions du CDS. Il louange la technique de la cellule créatrice adoptée par la compagnie depuis quelques années. Lui-même fait partie du noyau central d'idéateurs des premiers balbutiements d'un spectacle. «Au théâtre, je suis au service du metteur en scène», dit celui qui a également conçu la scénographie de la paire tchékoviennne montée conjointement cette saison par la Compagnie Jean-Duceppe et le Théâtre du Nouveau Monde. «Au Cirque, je suis mêlé beaucoup plus intimement à la création d'un spectacle.»

L'évolution radicale de la scénographie de *Kooza* le prouve bien. La première idée de la cellule pointait vers une sorte de grande page blanche, un écran pour des projections multimédias. «Nous avons traversé cette page et nous sommes entrés dans un nouveau monde», résume Stéphane Roy. Son véhicule, le quatrième de la classe des grands, devrait permettre d'y entraîner des millions de spectateurs supplémentaires au cours des prochaines années...

Le Devoir

FRÉDÉRIQUE DOYON

L'ambiguïté mystérieuse, la double nature des êtres et de la vie, qui rend celle-ci si insaisissable, fascine le chorégraphe Édouard Lock depuis toujours. Après *André*, *Aurélia*, *Amelia*, c'est au tour d'*Amjad*, toute nouvelle chorégraphie de la compagnie montréalaise La La La Human Steps, de semer le mystère.

Amjad, présenté en première mondiale à Ottawa cette semaine, puis à Montréal la semaine suivante, est un prénom issu du pays natal du chorégraphe Édouard Lock — le Maroc —, qui sied autant aux hommes qu'aux femmes. La danseuse Louise Lecavalier, véritable muse du chorégraphe, a incarné cette dualité pendant plus de vingt ans par sa force brute jumelée à sa souplesse féline. Si les chorégraphies de La La La Human Steps se sont assagies un peu depuis le départ de la démonsse blonde, elles comportent toujours cette ambivalence essentielle: des hommes sur pointes au visage androgyne de la danseuse Zofia Tujaka dans *Amelia* en passant par la forme du duo, emblématique de son œuvre.

Comme le sourire étrange de la Mona Lisa, les commotions chorégraphiques de La La La Human Steps ont ainsi conquis le monde, depuis *Human Sex* en 1985 jusqu'à *Amelia* en 2004.

Une opposition riche en symboles

Après avoir apprivoisé et aussitôt subverti les pointes, le chorégraphe s'enfonce encore un peu plus dans l'imaginaire du ballet classique avec *Amjad*. Ballet revisité carrément deux ballets du répertoire romantique à sa manière abstraite et vertigineuse: *Le Lac des cygnes* et *La Belle au bois dormant*. Le prénom marocain d'*Amjad* renvoie d'ailleurs aux influences fortement orientales qui imprégnaient les œuvres romantiques. «C'est intéressant de faire référence à des structures anciennes pour exprimer des choses nouvelles, confie le chorégraphe au Devoir. Les pointes amenaient déjà avec elles un poids historique.»

Bien sûr, il rejette la narrativité et la fonction de représentation au cœur des ballets classiques.

«Il y a des références chorégraphiques [au style romantique dans *Amjad*], mais je n'intègre pas le répertoire, ça ne m'intéresse pas, précise-t-il. La structure de ces ballets est souvent complètement inintéressante, les parties les plus touchantes sont celles qui se passent dans la forêt, comme les grands pas de deux.»

Malgré l'abstraction avouée de son travail chorégraphique, l'artiste a retenu précisément ces deux ballets notamment parce qu'ils mettent en scène cette op-

position riche en symboles entre le monde sombre et chaotique de la forêt et celui, lumineux et ordonné, de la royauté.

«Ces deux ballets sont les plus connus, ont un thème palais/forêt unifiant et le même compositeur», explique-t-il. Les œuvres de Tchaïkovski, dont on reconnaît peut-être certains motifs, ont toutefois été complètement remaniées par les compositeurs Gavin Bryars et David Lang.

Édouard Lock a donc exploité, surtout dans la réalisation du film qui dialogue avec la chorégraphie, la symbolique des ballets romantiques, les pulsions antagoniques qu'ils recèlent, comme tout mythe fondateur d'une culture.

«Quand on regarde la dynamique qui opère dans les thèmes narratifs du Lac des cygnes, c'est l'ostentation, la dorure, le paraitre, le pouvoir, la structure du palais et sa relation floue et ambiguë au chaos de l'inconscient, au danger, à la noirceur, la séduction de la forêt. On voit ça symbolisé dans le film: les lianes, c'est la forêt; la dorure, c'est le palais.»

Dans les extraits dévoilés plus tôt cette semaine, une dichotomie semble se dessiner, surtout dans le travail des bras, entre des mouvements plus délicats et harmonieux, empreints de l'élégance romantique et des gestes plus vifs et radicaux.

«Ce n'est pas tant une déstructuration de la thématique romantique qu'une empreinte du style.»

Pour le reste, tous les ingrédients fétiches de Lock s'y retrouvent: musiciens sur scène (violons alto, violoncelle, piano), danseurs qui évoluent beaucoup par duos, scénographie monumentale — signée par un nouveau collaborateur, le sculpteur Armand Vaillancourt.

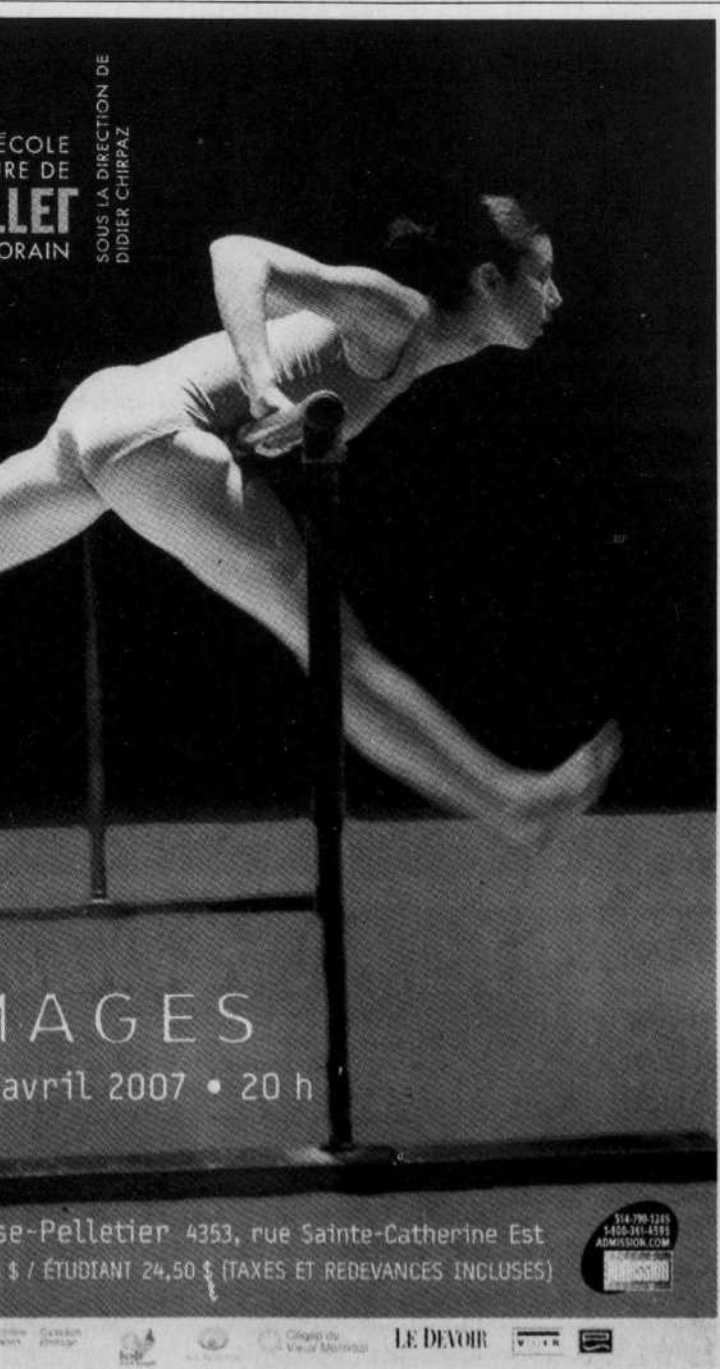
La La La Human Steps a connu une ascension fulgurante dans les années 80-90. Fondée par Édouard Lock en 1981, la compagnie a gagné les scènes du monde d'abord avec *Human Sex*. Son esthétique crue et sa danse d'une extrême vélocité repoussaient les limites de la chorégraphie et cristallisaient l'imaginaire de toute une génération en quête de sensations fortes. Artiste multimédia avant l'heure, Édouard Lock a signé presque autant de films que de chorégraphies. Son dernier film, *Amelia*, a atteint des sommets de perfection et d'intelligence visuelle et spatiale. Espérons qu'il y aura aussi un *Amjad* — le film...

Le Devoir

AMJAD

Chorégraphie d'Édouard Lock présentée les 20 et 21 avril au Centre national des arts d'Ottawa et du 26 avril au 5 mai au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts.

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE BALLET CONTEMPORAIN
SOUS LA DIRECTION DE DIDIEK CHIRPAZ



SPECTACLE
HOMMAGES
Jeudi 19 avril 2007 • 20 h

Billetterie 514 253-8974 Théâtre Denise-Pelletier 4353, rue Sainte-Catherine Est
RÉGULIER 36 \$ / ÉTUDIANT 24,50 \$ (TAXES ET REDEVANCES INCLUSES)

LE DEVOIR

Quebec

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

LE DEVOIR

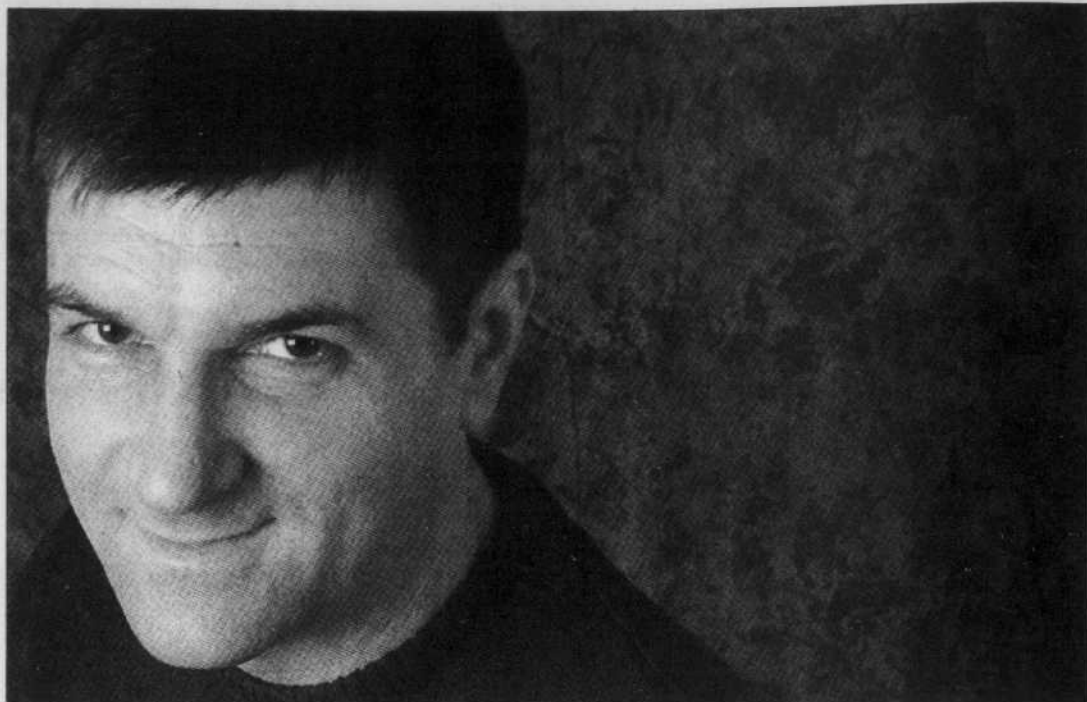
LE DEVOIR

LE DEVOIR

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Montréal, fief de la musique ancienne



SOURCE FESTIVAL D'AUTOMNE ORGUE ET COULEURS

Luc Beauséjour est le claveciniste de l'intégrale du *Clavier bien tempéré* de Bach chez Naxos.

L'aura de la métropole en tant que centre important de l'étude et de la pratique de la musique ancienne et baroque ne se dément pas. Le succès, à présent international, des Idées heureuses en témoigne aussi bien que le fait, pour l'éditeur Naxos, de confier à un Québécois, Luc Beauséjour, l'honneur d'enregistrer le *Clavier bien tempéré* de Bach de son catalogue. Le disque reflète bien cette activité musicale bouillonnante. Voici quelques parutions québécoises récentes en la matière.

CHRISTOPHE HUSS

Le dernier des quatre volumes égaux de Sainte-Colombe, enregistrés en première mondiale par Les Voix humaines, nous mène du *Concert 51*, œuvre développée, intitulée *Rougeville*, à l'ultime *Concert 67*, intitulé *Le Figuré*, parce que, nous rappelle François Filiatrault, «il change de signe à tout moment». La série des derniers *Concerts* se résume en général à un seul mouvement.

On rappellera que le but de ces œuvres est de développer une conversation musicale puisque, comme le dit l'intitulé, les deux violons sont égaux. Je ne dirais pas que l'on peut absorber les deux disques d'une traite, mais ces dialogues à armes égales témoignent d'un art précieux et choisi de la musique française du XVII^e siècle. Les Voix humaines ont déjà convaincu avec suavité et goût dans les trois volumes précédents. Margaret Little et Susie Napper parachèvent leur parcours avec distinction et classe.

Du dialogue au soliloque: le guitariste David Jacques vient d'enregistrer, en première mondiale également, l'intégrale des *Pièces pour guitare* de Robert de Visée. Il s'agit de deux recueils parus en 1682 et 1686, augmentés d'une trentaine de pièces manuscrites. Ces *Suites pour guitare* ne sont pas à confondre avec les *Suites pour théorbe*, enregistrées par Hopkinson Smith chez Astrée ou José Miguel Moreno chez Glossa. Le coffret de David Jacques, magnifiquement enregistré sur une copie d'une guitare baroque, est une merveille d'érudition (splendide texte introductif), de sens du style et de tact. Même si tout repose sur les épaules d'un seul musicien, cet objet éditorial courageux et précieux apparaît

moins aride que les *Concerts* de Sainte-Colombe.

Soixante ans plus tard, l'un des compositeurs en marge des plus grands Français est Joseph Cassanéa de Mondonville (1711-1772). Luc Beauséjour au clavecin, Hélène Plouffe au violon baroque et Shannon Mercer, soprano, ont enregistré pour Analekta l'opus 5 de ce musicien. Il s'agit de *Pièces de clavecin avec violon ou voix*. Auparavant, en 1734, Mondonville avait déjà écrit, dans son opus 3, un recueil d'œuvres de clavecin accompagné. La quatrième de ces *Pièces de clavecin en sonate* forme le complément du présent CD. L'opus 5 de Mondonville est en fait une collection de motets pour voix, dont l'accompagnement au clavecin est écrit et développé. Cette musique élégante, plus surprenante dans la forme que sur le fond, n'accroche pas particulièrement l'oreille, malgré l'engagement des interprètes.

D'un contemporain de Mondonville, Jean-Féry Rebel, Arion vient de faire paraître, sur son étiquette early-music, un enregistrement que l'ensemble baroque ne semble pas pressé de nous faire entendre.

Bach et Graupner

Luc Beauséjour est le claveciniste de l'intégrale du *Clavier bien tempéré* de Bach chez Naxos. Le *Livre I* vient de paraître. Beauséjour utilise pour cette entreprise un clavecin d'après un modèle allemand construit par Réjean Poirier et Yves Beaupré en 1985. La couleur instrumentale est un élément constitutif important d'une

telle intégrale et cet admirable clavecin fait pencher la balance du bon côté. Face à Robert Levin (Haenssler), qui mise sur une variété d'instruments, Beauséjour reste fidèle à son instrument, et son interprétation vigoureuse, plutôt allante, jamais mécanique mais parfaitement structurée (on est très loin de se perdre dans des méandres), propose une vision esthétique complémentaire aux grandes références signées Blandine Verlet (sur un sublime clavecin Ruckers) et Ottavio Dantone (sur un Blanchet — instrument français). Plus immédiatement plaisant et accessible que Verlet (cf. la *Fugue XX*), plus facile à cerner que Pierre Hantart (Mirare), Luc Beauséjour propose un *Livre I* d'une logique impeccable.

Si l'instrument de Beauséjour est admirable, celui touché par Geneviève Soly dans son nouveau disque Graupner (le volume 6, intitulé *Printemps et hiver*) est à se pamer. Sauf erreur, il n'est pourtant pas mentionné dans le livret (il pourrait s'agir d'un clavecin plus récent d'Yves Beaupré). Dans ce volume 6, Graupner et Geneviève Soly se montrent à leur meilleur. D'ailleurs, l'idée de faire commencer le programme sur l'*Air en Sarabande* de la *Suite en sol mineur GWV 111* est une riche idée, puisque c'est l'un des plus beaux mouvements de l'œuvre pour clavecin de Graupner. Couvrant la musique, Geneviève Soly pare Graupner de toutes les ressources sonores de son clavecin. Les œuvres retenues sont souvent attachantes, comme la *Partita en sol majeur*, qui, à part une étrange *Courante*, ne renferme que des bijoux, dont une *Polonoise* finale irrésistible.

Devant ces deux réussites instrumentales, on retombe un peu avec le volume 3 des *Cantates* de Bach

chez Atma. On rappellera que cette entreprise, qui se poursuit avec les *Cantates BWV 1, 82* («Ich habe genug») et 147 (se concluant par «Jésus que ma joie demeure»), présente la particularité d'avoir un chanteur par voix, même dans les chœurs. La distribution est rééquilibrée par l'arrivée de Matthew White au sein du quatuor composé par ailleurs de Monika Mauch, de Charles Daniels et de Stephan MacLeod. Mais la prestre direction d'Eric Milnes reste parfois en surface et, parmi les entreprises concurrentes — intégrales en cours signées Suzuki, Kuijken, Gardiner et Koopman —, le poétique Masaaki Suzuki, dont la *Cantate BWV 1* vient de paraître (intégrale BIS, volume 34), l'emporte assez nettement.

Parmi les disques vocaux parus chez Atma, *Rise, O My Soul* est un récital d'antheims anglais (Gibbons, Tomkins, etc.) par le Studio de musique ancienne. Là non plus, en raison d'un son diffus et de solistes très inégaux, ce n'est pas un coup de foudre.

Collaborateur du Devoir

NOS RECOMMANDATIONS

Sainte-Colombe: *Concerts à deux violons égaux*, volume 4. Les Voix humaines. Deux disques Atma ACD2 2278.

Visée: *L'Œuvre pour guitare*. David Jacques. Trois disques XXI Productions XXI-CD2 1530.
Bach: *Le Clavier bien tempéré (Livre I)*. Luc Beauséjour. Deux disques Naxos 8.557 625-26.

Graupner: *Printemps et hiver. L'Œuvre de clavecin*, volume 6. Geneviève Soly. Analekta AN 2 9119.

BOULAY
«Je me suis donné la permission de faire mon disque country»

SUITE DE LA PAGE E 1

la pedal steel en voulez-vous en v'là (l'intro de *Mon village du bout du monde* est orgiaque de pedal steel). L'as Rick Haworth, heureux mandaté et musicien comblé, a réalisé pour Isabelle l'album country ultime. «Yesss!», s'exclame la belle. «Avec Rick, c'était no limits! De la pedal steel, c'est moi qui en redemandais. L'harmonica Nashville, j'en voulais tout le temps. Je lui ai dit de me faire un disque comme ceux que ma tante Adrienne me faisait jouer, sur étiquette Bonanza. Il était ravi: à ses débuts, il était dans le house band de Bonanza! Rick a été essentiel. J'ai l'âme country, mais j'avais besoin de sa culture musicale country, qui est immense.»

Elle a aussi eu besoin de Suzanne Rivest, son «amie de fille», pour lui suggérer deux des trois seules reprises de l'album. Pas des évidences. «Elle est spéciale. Elle a 60 ans, elle écoute autant du Radiohead que du Nana Mouskouri. Elle m'a transféré Only Woman's Heart et Si j'étais perdue sur un compact. Elle savait que ces chansons-là viendraient me chercher.» Intéressantes suggestions, en effet: la tendre ballade *Only Woman's Heart* a été un succès pour la

chanteuse country Mary Black en 1992, *Si j'étais perdue* est l'adaptation par Claude Lemesle et Pierre Delanoé d'*If I Needed You*, complainte déchirante du regretté Townes Van Zandt.

«Toutes ces chansons-là, au fond, ça parle des gens qui m'entouraient quand j'étais petite. Les femmes qui se faisaient battre par leur mari et venaient se cacher chez nous. Les chicanes d'hôtel, le désespoir, les peines d'amour. Les choses tragiques. Pas un peu tragiques. Tragiques. Le gars qui arrive en pleurant, sa femme vient de se suicider; même si l'as deux, trois ans, tu comprends qu'il se passe quelque chose de grave. C'était en moi, toutes ces histoires-là. Et là, elles ressortent. Et je suis fière, j'ai été à la rencontre de ma volonté d'exprimer tout ça, je me sens libre. Je me suis donné la permission de faire mon disque country, puis les chansons me sont tombées dessus. Comme si elles venaient d'en haut. Dans ce temps-là, moi, je crois au bon Dieu.»

Collaborateur du Devoir

DE RETOUR À LA SOURCE

Isabelle Boulay
Chic Musique/Audiogram
— Sélect

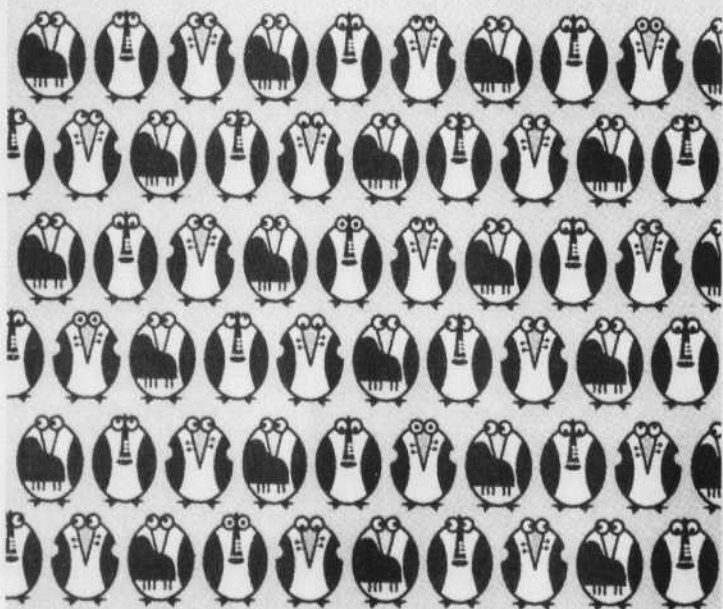


JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Toutes ces chansons-là, au fond, ça parle des gens qui m'entouraient quand j'étais petite», confie Isabelle Boulay au sujet de son nouvel album, *De retour à la source*.

FESTIVAL
MUSIQUE DE CHAMBRE
MONTRÉAL

DENIS BROTT : DIRECTEUR ARTISTIQUE



DU 3 MAI AU 2 JUIN 2007

ÉGLISE UNIE ST-JAMES • 463 SAINTE-CATHERINE OUEST

Info et réservations : 514 848-9696

www.festivalmontreal.org

12 ANS YEARS

Hydro Québec présente Pro Musica 2006-2007

UNE PAUSE SUR MESURE

CONCERT BÉNÉFICE SAPHIR (hors-série)
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts
Sous la présidence de Son Excellence Monsieur Gabriele Sardo, Ambassadeur d'Italie au Canada

IL GIARDINO ARMONICO
Direction, Giovanni Antonini

Lundi
30 avril
2007
19 h 30

PROGRAMME
Sonate « La Ravařina » pour 3 violons et continuo et Sonate « La Pietra » pour 2 violons, violoncelle et continuo, de Guernieri
Pavane en sol mineur pour 3 violons et continuo et « Three parts upon a ground », pour 3 violons et continuo, de Purcell
Sonate no VII pour 2 violons, alto et continuo, de Rosenmüller
Concerto en ut majeur pour flûte à bec, cordes et continuo, de Telemann
Concerto en ut majeur pour flûte à bec soprano, cordes et continuo, de Nardini
Sonate en ut mineur pour 2 violons, alto et continuo, de Goldberg
Concerto en la mineur pour flûte à bec soprano, cordes et continuo, de Vivaldi

Concert et réception : 160 \$ (reçu de 85 \$ pour fins d'impôt). Réservations : Pro Musica : 514-845-0532
Billets seulement : 60 \$, 40 \$ (étudiants) (taxes et reliquats en sus)
En vente à la Place des Arts : 842-2112. Renseignements : Pro Musica, 514-845-0532

NOUVEL ENSEMBLE MODERNE GRAND CONCERT DU NEM

MERCREDI 18 AVRIL

20H00 - GRAND CONCERT DU NEM
LORRAINE VAILLANCOURT, DIRECTION

SALVATORE SCIARRINO, ARCHEOLOGIA DEL TELEFONO
JOHN REA, SINGILARI - T (TOMEAU DE LIGETI) CREATION
SALVATORE SCIARRINO, QUADERNO DI STRADA**

* Commande du NEM
** première canadienne

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
221, VINCENT-D'INDY (MÉTRO ÉDOUARD-MONTFERRI)
20 \$ RÉGULIERS • 10 \$ ÉTUDIANTS / ÂGÉS • 5 \$ ÉTUDIANTS EN MUSIQUE

RENSEIGNEMENTS : (514) 343-5636 - INFO@NEM.CA

Radio Ville-Marie 91,3 fm Montréal

Objectif : 135 000 \$

12^e Radio-Don de Radio Ville-Marie

91,3 fm Montréal • 100,3 fm Sherbrooke • 89,9 fm Trois-Rivières • 89,3 fm Victoriaville

Donner... c'est RECEVOIR

(514) 382-3913
Ext. sans frais 1-877-668-6601
www.radiovm.com

4,5 et 6 mai 2007

DE VISU

L'intégration de l'art et de la technologie

9 EVENINGS
**RECONSIDERED: ART,
 THEATRE AND
 ENGINEERING 1966**
 Galerie Leonard & Bina Ellen
 Université Concordia
 Jusqu'au 21 avril

RENÉ VIAU

New York, Octobre 1966. John Cage, Yvonne Rainer, Lucinda Childs, Steve Paxton, Robert Rauschenberg, Les Levine, Robert Whitman... Sous l'égide d'un ingénieur de Bell et spécialiste des lasers, Billy Klüver, ces artistes et quelques autres participent à neuf soirées de performances. Scellant l'alliage de la danse, de la musique, du théâtre, des arts plastiques et de la technologie, ces manifestations historiques ont lieu dans la même salle que le célèbre *Armory Show* de 1913, qui vit l'art moderne débarquer aux États-Unis. L'exposition retrace et documente ces neuf soirées-spectacles. Celles-ci comportaient des danses contemporaines et des «mises en situation» proches du *happening*. Dans certaines des pièces imaginées par

Yvonne Rainer ou Alex Hay, les acteurs-spectateurs pouvaient entendre les émissions sonores amplifiées de leurs corps: pulsations, battements de cœur, rythmes respiratoires. Ils ont pu aussi expérimenter des effets visuels proches de l'holographie, communiquer par ultrasons ou assister aux étranges matchs de tennis techno de Rauschenberg. Peu de temps après, l'ingénieur Billy Klüver (1927-2004), avec l'aide de Rauschenberg et de l'artiste Robert Whitman, fonde EAT (Experiment in Art and Technology). Cette association destinée à encourager l'intégration de la technologie et des sciences au langage artistique contemporain deviendra aussi célèbre. Précurseur, Klüver croyait que grâce à l'art la technologie pouvait s'orienter «vers le jeu et le plaisir». Également biographe du fameux modèle Kiki de Montparnasse, Klüver, peu avant sa mort, reçut en France la Légion d'honneur.

FONDER UNE FAMILLE

Geneviève Rocher
 Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce
 Jusqu'au 30 avril
 Papiers en tous genres et les plus



Robert Rauschenberg et Lucinda Childs discutant des possibilités du Theater Electronic Environmental Modulator (TEEM) en compagnie de Herb Schneider, L. J. Robinson, Per Biorn et Billy Klüver. Avec l'aimable concours d'Experiments in Art and Technology (EAT).

divers: papier de riz, feuilles découpées à la Matisse, papier fait main ou calques, s'allient à des extraits collés du *Monde diplomatique*. Ces fragments se répondent comme aiguillons. Une progression linéaire les fait se déployer et se propulser comme mus par des caractéristiques formelles communes. Ce «jeu des familles» court tout au long de l'espace d'exposition avec légèreté et épouse les murs en L. Geneviève Rocher, à sa façon, contextualise une immense bannière qui se «feuillete» au fur et à mesure de la déambulation du spectateur.

RISA HATAYAMA
 JENNIFER STILLWEL
 Fonderie Darling
 Jusqu'au 27 mai

Entre les écrans disséminés autour de la pièce et une installation sonore ambiante, un souffle immatériel parcourt des images d'une cage à oiseau, d'un torse, d'une partition de musique ou de corolles de magnolias. À côté, dans la grande salle, l'installation de Jennifer Stillwell explore le monde du chantier en autant de gravillons interposés. Veillés par des câbles métalliques, les cailloux s'entassent dans des petites cases ou composent d'étranges plates-bandes.

ENTRÉE EN MATIÈRE-
 BRODERIE D'ART
 Jeanne Bellavance
 Musée du costume et du textile
 du Québec
 Jusqu'au 10 juin

Haro, comme chez Jennifer Stillwell, sur la présentation qui plonge le visiteur dans le noir. Il apparaît toutefois ici que broder n'a rien d'un genre mineur. Jeanne Bellavance fait de ces entrelacs somptueux une expression polysémique et décoiffante.

NICOLAS RUEL
 Galerie Orange
 Jusqu'au 25 avril

Sous vernis, ces photos de grands formats sont fixées sur un support d'acier inoxydable. Citernes, nuages, cristaux, vues urbaines, rappels des éléments (terre, eau, feu), les sujets s'y associent comme dans un miroitement.

ELISABETH
 MCINTOSH
 Parisian Laundry
 Jusqu'au 28 avril

Peintre, Elizabeth McIntosh adopte le motif en losange du manteau d'Arlequin. On songe aux fresques de Sol Lewit. Le propos de ses toiles se concentre sur l'articulation des aires colorées en losanges et en triangles où prédominent les gris, les noirs. Les motifs s'enchevêtrent en patchwork. Ils forment des réseaux. Ils creusent la surface. Ils suggèrent d'illusoires reliefs, parfois des échappées.

Collaborateur du Devoir



Dans ses œuvres, Elizabeth McIntosh adopte le motif en losange du manteau d'Arlequin.

Entre ville et banlieue

L'exposition Rythmes urbains est vouée à notre montréalité contemporaine

RYTHMES URBAINS

Stewart Art Gallery
 (Pointe-Clair)
 Jusqu'au 6 mai

RENÉ VIAU

Au début des années 70, Bill Vazan a parcouru au volant de sa vieille Volks la route 37 qui serpente l'île de Montréal. Les photos de ce périple nous montrent de poussifs autobus marron et gris dépassés par d'immenses voitures antédiluviennes aux ailerons chromés.

Sillonées par des fils électriques qui dessinent leurs partitions, ces vues routières font alterner — comme en fragments — paysages industrialisés ou quasi ruraux et tranches urbaines. On a l'impression de se trouver, non plus devant une scansion homogène, mais bien devant un enchevêtrement de lieux empiétant les uns sur les autres. Hormis l'aspect rétro des voitures, l'enfilade de champs, de sites industriels et de trouées à travers les boisés et les berges de son tour de l'île donne à voir

«ce qui arrive», ce qui se précipite au pare-brise. La route. Le gabarit des immeubles. Des feux de circulation. Quelques rassemblements de passants. Ce flux linéaire, Vazan le suit. Il capte ce qui défile, ce qui s'étale. Le ruban s'engouffre dans son objectif. Présenté pourtant «à la suite», l'urbain devient un espace mouvant. L'impression est une de discontinuité.

Avec les photos de Vazan en exergue et se développant selon un esthétisme à la Wim Wenders, l'exposition *Rythmes urbains* est vouée à notre montréalité contemporaine. Ici, pas de monuments ni de sites précis. La ville s'y associe à un univers se défilant de toute focalisation. Les temporalités urbaines relèvent davantage d'un chaos familier et proche que de repères définis. Les panoramiques de Gwénaél Bélanger appréhendent aussi la rue comme une bande passante. De ses images floues ne subsiste qu'un défile aux allures de «bouge» où se bousculent les séquences. Thomas Kneubüchler s'intéresse aux espaces déserts et désocialisés qui fractionnent la ville. Il

photographie des parkings vus de la montagne. Ces zones résiduelles aux interstices du tissu urbain s'étendent en nocturne vers un panorama constellaire de lumières électriques trouant la nuit hivernale. Clara Gutsche photographie dans les parcs désespérément vides les jeux d'enfants dont elle retrace la géométrie des alignements. Chez David Miller, l'accent sur les photos de grands ensembles architecturaux donne l'impression d'écraser toutes traces de vie. D'une précision remarquable, ses vues d'architectures minéralisées, ces assemblages de béton, de verre et d'acier, quoique familiers, nous semblent paradoxalement étrangers.

S'attachant au contraire à l'humain, Gabor Szilasi nous dépeint des rues fourmillant de passants. Il a photographié entre 1977 et 1989 de façon frontale les façades de la rue Sainte-Catherine sillonnée par la foule. Sa déambulation est aussi une promenade chronologique. Gabor Szilasi écoute battre les pulsations du cœur en mutation de la ville tout en fixant sa mémoire. Alain

Paiement se fait passe-muraille. Il a reconstitué une maison du quartier Mile-End vue en coupes ou en sections. On se sent ici un peu comme des entomologistes qui regardent vivre, non plus des fourmis, mais de douillettes adeptes contemporains du coconing. Télescopant les notions de privé et de public, le dispositif fait tomber les voiles pour détailler ce microcosme. Grâce à Photoshop et au collage, le photographe reconstruit également l'espace public, celui de la ville, qui entoure ces intérieurs. Il ac-

centue ainsi l'effet «Pétil en la demeure». Par cette astuce, Paiement met en scène ce décalage entre le «nous» et le «je», le collectif et le privé, si typique de notre époque.

EVERYBODY KNOWS
 THIS NOWHERE

Jeremy Drummond
 Skol (Edifice Belgo, Montréal)
 Jusqu'au 5 mai

Explorant aussi à sa façon la banlieue, l'installation de Jeremy

Drummond se recentre sur une vie encapsulée tout autant par la voiture que par le foyer pavillonnaire. Se resserrant entre ces deux pôles, l'expo court sur les chapeaux de roues en vidéo et en photo. Avec ce titre massue, ce parti pris nous dit clairement que le clivage entre les résidents de la «République» du Plateau, allergiques aux bruits des tondeuses, et ceux du 450, à qui la «branchitude» donne des boutons, a encore de beaux jours devant lui!

Collaborateur du Devoir

Concours
**DEVENEZ
 CRITIQUE
 D'ART**

POUR LES GROUPES SCOLAIRES :
 Entre septembre 2006 et mars 2007

POUR LE GRAND PUBLIC :
 Entre septembre 2006 et juillet 2007

Vous êtes invités à rédiger un texte critique en français sur une des œuvres suivantes de la Collection d'art public de la Ville de Montréal

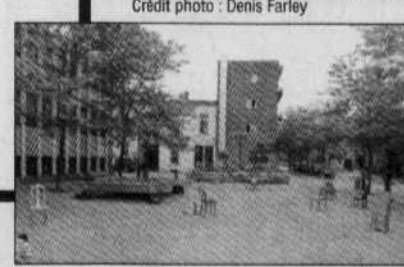
BIENNALE
 DE MONTRÉAL
 2007
 10 mai - 8 juillet
 En collaboration avec
 LE DEVOIR



Francine Larivée, *La Réparation*, 1998, arrondissement Ahuntsic-Cartierville. Crédit photo : Denis Farley



Michel de Broin, *Révolutions*, 2003, arrondissement Ville-Marie. Crédit photo : Michel de Broin



Michel Goulet, *Les Leçons singulières, Volet 1*, 1992, arrondissement Plateau Mont-Royal. Crédit photo : Michel Goulet



Gilles Mihalcean, *Monument à la Pointe*, 2001, arrondissement Sud-Ouest. Crédit photo : Richard-Max Tremblay

Des prix seront remis aux lauréats. Merci à nos partenaires :
 Cinéma Beaubien, Compagnie Jean-Duceppe, Concours Musical International de Montréal, Éditions Gallimard / Éditions Phaidon, Georges Laoun Opticien, Kamikazu Curiosités, Le Devoir, Musée d'art contemporain de Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, Restaurant Nouveau Delhi, Théâtre d'Aujourd'hui, Théâtre de Quat'Sous, Théâtre La Licorne

Québec Canada Commission scolaire de Montréal CSQ Montréal

Inscription et information : www.ciac.ca Tél. : (514) 288-0811 concours@ciac.ca

Galerie d'art
 d'Outremont

GAO

514 495-7419

PAUL BOURGAULT
 jusqu'au 29 avril

Les beaux
 détours

CIRCUITS CULTURELS

6 mai - 20 mai et 3 juin
 BRATISLAVA - VIENNE - PRAGUE
 3 conférences à propos du voyage d'octobre 2007

Aussi, Ottawa pour Renoir, Joliette pour la musique et un beau détour aux États-Unis à la mi-août pour le MUSÉE DE WILLIAMSTOWN et le FESTIVAL D'OPÉRA DE GLIMMERGLASS

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

DE VISU

Jeff Wall au MoMA

Tels d'immenses tableaux, les photographies de l'artiste vancouverois irradiant l'espace, s'imposant au visiteur par leur présence physique autant que par le questionnement qu'elles suscitent

MARIE CLAUDE
MIRANDETTE

New York — Jusqu'au 14 mai, le Museum of Modern Art de New York (MoMA) présente une rétrospective du photographe canadien Jeff Wall. Figure marquante de l'art actuel, Wall s'affirme, à la fin des années 1970, par un minutieux travail de mise en scène. Ses photographies en couleurs, généralement des grands formats, se présentent sous la forme de caissons lumineux. Ce procédé de rétroéclairage, qui présente sa photographie dans une boîte fixée au mur, contribue à entretenir la confusion des genres entre art et publicité. Mais derrière cet illusoire effet de facilité induit par cet art même, on découvre une pratique artistique sémantiquement riche et complexe qui cumule les niveaux de lecture et les références.

Théoricien autant que praticien — il a fait des études en histoire de l'art à l'UBC et au Courtauld Institute de Londres —, Wall s'inspire de l'histoire de l'art, en particulier de la tradition de la peinture occidentale, pour élaborer une imagerie personnelle où les références au passé nourrissent une réflexion postmoderne sur l'homme et la société contemporaine. Manet, Velasquez et Delacroix sont au nombre des grands maîtres qui l'inspirent. L'une des plus anciennes œuvres de l'exposition, *The Destroyed Room* (1978), puise à la fois dans la culture punk de l'époque, dans l'art de la vitrine qui prévalait alors autant que dans *La Mort de Sardanapale* d'Eugène Delacroix (1827) pour insuffler l'agressivité et le sentiment de vengeance qui se dégagent de cette composition.

Depuis le début des années



A Sudden Gust of Wind (after Hokusai), 1993, de Jeff Wall. Tate, London. Acquis avec l'aide des Patrons of New Art de la Tate Gallery Foundation et de la National Art Collections Fund.

SOURCE MOMA

1990, Wall a su mettre à profit le

montage par ordinateur et la numérisation pour composer des images de plus en plus vastes et de plus en plus complexes et ainsi redéfinir, dans la continuité, son style autant que ses sujets. Dans *A Sudden Gust of Wind* (1993), il revisite la composition inventée par Katsushika Hokusai dans une des célèbres estampes de la série des *Trente-six vues du mont Fudgi* (1831-35) et compose un paysage où cohabitent

admirablement les effets de mouvement et de suspension du temps. Tels d'immenses tableaux, les photographies de Wall affirment leur plasticité et irradiant l'espace, s'imposant au visiteur par leur présence physique autant que par le questionnement qu'elles suscitent.

Cette capacité de l'artiste à se nourrir du passé et du présent pour composer des œuvres narratives proches parentes du cinéma s'ins-

crit en filigrane comme un leitmotiv récurrent, depuis trois décennies. La rétrospective du MoMA permet de constater à quel point, œuvre après œuvre, année après année, Wall a su s'imposer comme l'un des grands artistes de sa génération.

Après la grande rétrospective présentée au Schaulager de Bâle en 2005 (qui présentait quelque 74 œuvres), c'est donc au tour des Américains de découvrir *in extenso*

cet artiste vancouverois grâce à cette exposition tout en sobriété. Si vous n'avez pas la chance de faire un saut à New York dans les prochaines semaines, sachez que l'exposition sera en tournée à Chicago (Arts Institute of Chicago, du 30 juin au 23 septembre) puis au San Francisco Museum of Modern Art (du 27 octobre au 27 janvier 2008).

Collaboratrice au Devoir

SÉRIE « AVEC OU SANS SUCRE »
CAUSERIE LE DIMANCHE MATIN

ENTRÉE LIBRE

« DU CÔTÉ DE CHEZ LES IMPATIENTS »
VISITE DE LA COLLECTION PAR DIAPOSITIVES AVEC UN GUIDE : MARCEL PROUST
PAR ÉDOUARD LACHAPELLE

DIMANCHE 15 AVRIL 2007
CAFÉ ET CROISSANT SERVIS DÈS 11 H, CONFÉRENCE 11 H 30

100, rue Sherbrooke Est, bureau 4000, Montréal, tél. 514 842-1043

LES IMPATIENTS

Guilde canadienne des métiers d'art
1460, rue Sherbrooke Ouest, suite B
Montréal, T 514.849.6091
www.guildecanadiennesdesmetiersdart.com

**« TRANSFORMATION,
LA QUÊTE DE LA LIBERTÉ »**

Isabelle Mougeot, graveure

JUSQU'AU 5 MAI 2007

Mardi au samedi, 10h à 18h
Samedi, 10h à 17h

DOMINIQUE GOUPIL

PASSAGES

JUSQU'AU 21 AVRIL 2007

WWW.GALERIESIMONBLAIS.COM



Le plaisir de faire et de rendre visible
Oeuvres céramique de

Michel Savoie

Vous êtes cordialement invité au vernissage,
jeudi le 12 avril 2007 de 17h30 à 19h30.
L'artiste parlera de son travail lors de cette soirée à 18h30.

L'exposition se poursuivra jusqu'au vendredi 18 mai 2007.

Centre de céramique Bonsecours 444, rue Saint-Gabriel
Montréal (Québec) H2Y 2Z9
Métro : Champ-de-Mars ou Place-d'Armes

Heures d'ouverture :
lundi au vendredi de 10h à 17h
t : (514) 866 8581 f : (514) 866 5389
www.centreceramiquebonsecours.net

Nous remercions le Conseil des Arts de Montréal et la SODEC pour leur appui.
PHOTOS: GUY L'HEUREUX

Renée MAO Clavet
«Murmure du ruisseau» — Sculptures
Jusqu'au 12 mai 2007

GALERIE BERNARD
3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

LE THON
(Défilé)

Quartier Libre
Galerie d'art

ŒUVRES RÉCENTES DE ANNE BERTOIN | VERNISSAGE JEUDI LE 19 AVRIL À 17H30
Du 19 avril au 13 mai au 4289, rue Notre-Dame Ouest, Montréal 0c (Métro Place Saint-Henri)
Du mercredi au vendredi de 12h à 18h et les samedis et dimanches de 12h à 17h.
514 933-0101 ou www.quartierlibregalerie.com

GALERIE D'ESTE
1329 Avenue Greene, Westmount H3Z 2A5
514-846-1515, WWW.GALERIEDESTES.COM



FD4-A, 2006, FUSAIN ET GRAPHITE SUR PAPIER, 42" X 44"

Michel Marchand
GRANDEUR NATURE

20 AVRIL AU 7 MAI 2007



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Gilles Mihalcean
Transgression d'un genre
21 janvier - 29 avril

07
Hiver

La nature du travail
Œuvres de l'école de Barbizon
Organisée et mise en circulation
par le Agence Éditions Art Centre

Serge E. Jongué

Totem : la messe américaine
21 janvier - 22 avril



145, rue Wilfrid-Corbell
Joliette (Québec) CANADA
(450) 756-0311
www.musee.joliette.org

Mercredi au dimanche, 12 h à 17 h



jusqu'au
15 avril
2007

Exposition

Jean-Daniel ROHRER
rythme et silence



Parcourez l'exposition
www.saintdizier.com

GALERIE SAINT DIZIER

24, rue Saint-Paul Ouest, Montréal
514 845 8411

Cinéma



EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

14h30 - 17h00 - 19h20 - 21h40

Bien loin du soleil de la Toscane...

THE ITALIAN

Réalisation: Andrei Kravchuk. Scénario: Andrei Romanov. Avec Kolya Spiridonov, Denis Moiseenko, Maria Kuznetsova, Sasha Syrotkin. Image: Alexander Borov. Montage: Tamara Lipartiya. Musique: Alexander Kneif. Russie, 2005, 99 min. (v.o. avec sous-titres anglais).

ANDRÉ LAVOIE

La métaphore peut paraître lourde, triste et insistante, mais rien ne nous laisse croire, vu d'ici, que la situation est plus idyllique que celle décrite par Andrei Kravchuk dans son premier long métrage, *The Italian*. Cet orphelinat délabré, surpeuplé, planté au bord d'une route qui semble ne mener nulle part et entouré d'un brouillard hivernal persistant ressemble à cette Russie exsangue que ses habitants les plus pauvres ne rêvent que de fuir.

C'est d'ailleurs pourquoi Vanya (magnifique et lumineux Kolya Spiridonov) suscite l'envie lorsque ses camarades d'infortune apprennent qu'il sera bientôt adopté par un riche couple d'Italiens, ce qui lui vaut le surnom «L'italien». Cette chance est possible grâce aux bons soins (et aux magouilles) de Madame (Maria Kuznetsova), une entremetteuse spécialisée en adoption internationale, et sans doute en trafic de jeunes organes...



SOURCE SONU CLASSICS

The Italian ne resterait qu'au niveau du simple constat sans la bouille sympathique du jeune Kolya Spiridonov qui, avec ses magnifiques traits slaves et une spontanéité désarmante, n'a d'italien que le surnom.

La perspective du départ devant ravir Vanya, coincé entre un directeur alcoolique sans pouvoirs et une bande de petits mafieux qui font la loi, ou plutôt sèment la terreur, dans cet établissement en ruine. Or un événement tragique va pousser le garçon à reconsidérer son destin. Avec l'aide d'une prostituée, il va apprendre à lire pour décrocher son dossier afin de retrouver

la trace de sa mère naturelle. Tout ce qu'il trouvera, c'est l'adresse d'un autre orphelinat et, du haut de ses six ans, il ne craint pas d'entreprendre ce périlleux voyage, avec Madame à ses trousses, catastrophée à l'idée de rater une précieuse occasion d'affaires.

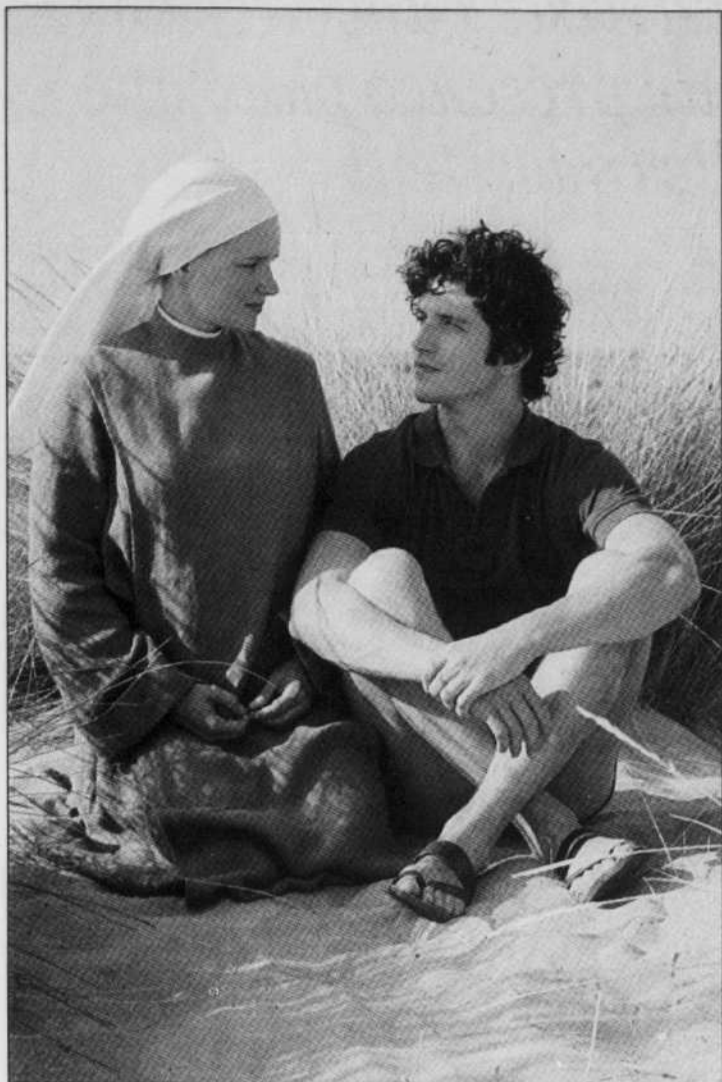
L'état de décrépitude physique, et de déliquescence morale, décrit par Andrei Kravchuk

s'inspire d'une réalité douloureuse; le scénario d'Andrei Romanov est d'ailleurs tiré d'un authentique fait divers. Au tournant de l'an 2000, les orphelins de la Russie devenaient de véritables écoles du crime ou de simples passoirs à bambins, résultat de la faillite économique du pays.

Ce regard implacable d'une enfance massacrée par la misère est pourtant atténué par quelques touches d'humour (les adultes sont souvent dépeints sous leur jour le plus grotesque, surtout s'ils occupent une quelconque position d'autorité) et une atmosphère éthérée, quasi irréelle, grâce à ce brouillard cotonneux bloquant l'horizon — autre belle métaphore russe...

Les gamins, dirigés de main de maître par Andrei Kravchuk, semblent reproduire ce qu'ils connaissent déjà: la fourberie, la mendicité, la soif de vivre malgré les disettes de toutes sortes. C'est ce tableau, d'une grande acuité, qui donne à *The Italian* toute sa pertinence. Mais tout cela ne resterait qu'au niveau du simple constat sans la bouille sympathique du jeune Kolya Spiridonov qui, avec ses magnifiques traits slaves et une spontanéité désarmante, n'a d'italien que le surnom. Dans son regard, on peut lire à la fois l'espoir d'un peuple et son innocence perdue.

Collaborateur du Devoir



SOURCE FILMS SEVILLE

Avril, du réalisateur français Gérard Hustache-Mathieu, est tout à la fois le récit d'une naissance, d'un baptême, voire d'une résurrection.

Du vase clos à la liberté

AVRIL

Réalisation et scénario: Gérard Hustache-Mathieu. Avec Sophie Quinton, Miou-Miou, Nicolas Duvauchelle, Clément Sibony. Image: Aurélien Devaux. Montage: François Quiquéré. France, 2005, 96 min.

ANDRÉ LAVOIE

Si on lui a accolé le nom étrange d'*Avril*, c'est que cette novice qui s'apprête à se marier avec Dieu, pour le meilleur et pour le pire, est née au mois d'avril. Recueillie à la naissance par des religieuses vivant totalement à l'écart du monde, et surtout de la modernité, la jeune femme (Sophie Quinton) va entreprendre un voyage en forme de chemin de Damas parsemé de révélations troublantes: sur ses origines, sur l'univers qui l'entoure et surtout sur elle-même.

Le réalisateur français Gérard Hustache-Mathieu, un passionné du court qui passe maintenant au long métrage, s'engage avec bonheur sur les sentiers du road-movie, mais celle dont il suit le parcours s'émerveille à chaque détour, et prend panique devant tout ce qui la désarçonne. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'*Avril* vivait en vase clos, et dans une grande ignorance. Il lui faudra le soutien de sœur Bernadette (Miou-Miou) pour s'engager sur le chemin de la liberté. Au moment d'entreprendre une retraite de deux semaines avant de prononcer ses vœux, sa protectrice lui révèle qu'elle a un frère quelque part en ce monde et qu'il serait bon qu'elle parte à sa recherche.

Celle-ci ne sera pas très difficile. Avril sera aidée par un bel ange blond rencontré sur la route, Pierre (Nicolas Duvauchelle), qui va la conduire jusqu'à David (Clément Sibony), en vacances avec son amant. Non, l'homosexualité de ce frère dont elle ignorait jusque-là l'existence ne la choque

pas: ce sont les mensonges qu'elle ne peut supporter, et ceux-ci sont de plus en plus nombreux à être énoncés. Hors des murs de son couvent sinistre, elle aura bien d'autres secrets à mettre en lumière: sur son propre corps, qu'elle dénuée peu à peu, sur ses envies de peindre ce qui l'entoure, et pas seulement des fleurs dérobées à l'insu de sa supérieure, et sur le simple plaisir de boire autre chose que du vin de messe ou de bouger sur d'autres airs que des psaumes.

C'est ce subtil apprentissage d'une communion avec le monde extérieur qui fait d'*Avril* un petit film admirable de dénuement, de sensibilité, prônant la vérité douloureuse des sentiments humains plutôt qu'une improbable bonté divine. Et elle s'incarne à chaque scène dans le regard naïf, le visage lunaire et les traits juvéniles de Sophie Quinton, que Gérard Hustache-Mathieu a dirigée dans ses courts métrages et dont il connaît visiblement la grandeur d'âme. Même Miou-Miou, dont le mystère entourant son personnage ne constitue un secret pour personne, pas même pour le spectateur, affiche une retenue qui l'honore.

Ce dépouillement naturaliste, le cinéaste s'en éloigne pour une finale beaucoup plus théâtrale, chargée de symboles et de rituels païens (dans l'enceinte d'une vieille chapelle) qui rompent avec l'atmosphère sobre, discrète, qu'il avait su si bien construire. De manière expéditive, tel un Dieu vengeur sur ses (rares) personnages détestables, il s'improvise inquisiteur, et même thaumaturge. Mais son plus beau miracle, c'est bien sûr d'avoir su mener à terme le voyage étonnant de cette petite religieuse devenue femme du monde de l'espace de quelques beaux jours au bord de la mer. *Avril*, c'est tout à la fois le récit d'une naissance, d'un baptême, voire d'une résurrection. Pas mal pour un film pas très catholique.

Collaborateur du Devoir

MOLIÈRE

Réalisation: Laurent Tirard. Scénario: Grégoire Vigneron, d'après la biographie romancée de Mikhaïl Boulgakov. Avec Romain Duris, Fabrice Luchini, Laura Morante, Édouard Baer, Ludvine Sagnier. Image: Gilles Henry.

ODILE TREMBLAY

Difficile d'aborder le *Molière* de Laurent Tirard (le cinéaste de *Mensonges et trahisons*) sans garder en tête le puissant film consacré en 1978 par Ariane Mnouchkine au même génie théâtral. Les deux œuvres sont pourtant aux antipodes. Là où Mnouchkine offrait une véritable biographie du créateur de *L'Avare*, Tirard livre plutôt une fable adaptée de l'ouvrage de Mikhaïl Boulgakov, biographie hautement imaginaire, précisons-le.

En 1644, à l'âge de 22 ans, fuyant ses créanciers et doutant de lui-même après avoir échoué à monter des tragédies, Molière est disparu de la circulation durant six mois. Ce trou noir a donné lieu à toutes sortes d'interprétations. Cette histoire en est une. Il faut sans doute oublier ce qu'on connaît du géant de la dramaturgie française pour goûter cette comédie fouillée dans ses décors et ses costumes, même si les allusions aux pièces qu'il écrira ensuite parsèment tout le film, souvent de manière assez lourde.

Une farce sans prétention

Molière jongle avec le langage du temps et les clins d'œil anachroniques, roule ses répliques entre vulgarité, romance et réparties fines, fait rire souvent mais ne s'élève jamais au-delà d'un certain degré.

Porté par le jeu ardent de Romain Duris en jeune dramaturge qui se réfugie chez un bourgeois qui joue au gentilhomme (eh ouï!), appelé monsieur Jourdain (Fabrice Luchini, succulent en arroseur arrosé), le film constitue aussi une histoire d'amour: entre l'épouse délaissée du bourgeois (Laura Morante) et le jeune Molière (rebaptisé Tartuffe), qui use de ses talents comiques pour s'attacher la belle. On pense à *Shakespeare in Love* de John Madden (plus globalement réussi), qui romançait en 1998 un amour de jeunesse du grand Will.

La proposition de départ veut que ces événements survenus lors de sa disparition aient nourri le grand théâtre de Molière, qui accepta dès lors ses dons comiques, renonça à la tragédie et rencontra une galerie de personnages destinés à l'inspirer jusqu'à la fin de ses jours. La psychologie des héros apparaît bien creusée. Celle du jeune artiste en quête de lui-même est livrée par Duris hors de tout académisme, avec la lâcheté, les doutes, la fragilité, le romantisme de l'âge tendre. Laura Morante, en muse amante, avec son charme et son humanité, apporte une crédibilité à

l'épouse mélancolique et infidèle qu'elle incarne.

La figure du bourgeois bête, qui se veut poète pour l'amour d'une femme du monde (Ludvine Sagnier, divinement frivole) mais n'est que le dindon de la farce, se révèle un rôle sur mesure pour Luchini. Il incarne son benêt, pas si sot en définitive, avec les yeux ronds, le mollet avantageux, force coups de chapeaux à plume et une ironie feutrée qui font mouche.

Tirard dose assez bien les éléments comiques et sentimentaux. L'excellente distribution nourrit la

fable. Cela dit, les liens entre les scènes manquent souvent de liant. Et trop de répliques forcées, collées à celles de *L'École des femmes*, du *Bourgeois Gentilhomme*, de *Tartuffe* et d'autres comédies de Molière, semblent plus artificielles que le scénario, pourtant inventé de toutes pièces. Il faut voir le film comme une farce sans prétention, avec des atouts: décors, interprétations, certaines répliques très drôles, mais des raccourcis qui déçoivent.

Le Devoir

GAGNANT DE 2 CÉSAR
 ★★★★★
 TÉLÉRAMA PARIS MATCH LE PARISIEN
 NOUVEAU PRÉSENTÉ
 MÉLANE LAURENT, KAD MERAD, JULIEN BOISSELER, ISABELLE RENAULT, AÏSSA MAÏGA
JE VAIS BIEN, NE T'EN FAIS PAS.
 UN FILM DE PHILIPPE LIORET
 À L'AFFICHE
 QUARTIER LATIN PONT-VIAU 16
 LE CLAP GATINEAU

Il n'est jamais trop tard pour changer sa vie
"Un film intimiste et captivant"
 -Catherine Perrin, C'est bien meilleur le matin
PRIX LOUIS-DELLUC 2006 MEILLEUR PREMIER FILM
Le Pressentiment
 UN FILM DE Jean-Pierre Darronssin
 avec Jean-Pierre DARRONSSIN, Valérie STOR
 Amélie JANIN, Anne CANOVA, Nathalie RICARD, Hippolyte GIRARDOT
 PRÉSENTÉ À L'AFFICHE
 QUARTIER LATIN CINÉMA SHERBROOKE LE CLAP

«Excellent! Un classique du genre.»
 Odile Tremblay, Le Devoir
 ★★★★★
 «Du grand art.»
 Nicolas Houle, Le Soleil
 «Un excellent film! Captivant!»
 Marc Cassivi, La Presse
ROMANZO
 UN FILM DE MICHELE PLACIDO
CRIMINALE
 56^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE BERLIN 2006
 SÉLECTION OFFICIELLE - EN COMPÉTITION
 TFI métropole
 www.warnerbros.fr/romanzo
 À L'AFFICHE!
 VERSION FRANÇAISE
 QUARTIER LATIN
 LE CLAP
 VERSION ORIGINALE ITALIENNE
 CINÉMA DU PARC
 VERSION ORIGINALE ITALIENNE
 AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

ARCHAMBAULT PALMARÈS DVD

Résultats des ventes : Du 3 au 9 avril 2007

FILM/ TÉLÉSÉRIE

- 1 LOST Complete Season 2
- 2 DESPERATE HOUSEWIVES Complete Season 2
- 3 ANNIE BROCOLI Info-Broc Santé
- 4 VOLVER
- 5 SAMANTHA OUPS! Volume 3
- 6 HAPPY FEET
- 7 CHARLOTTE'S WEB
- 8 FANFRELUCHE ME RACONTE Volume 2
- 9 THE GOOD SHEPHERD
- 10 ET DIEU CRÉA... LAFLAQUE Saison 2

VARIÉTÉS

- 1 MARCEL LEBOEUF Le chemin de Compostelle
- 2 NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
- 3 PATRICK NORMAN Tu peux frapper à ma porte
- 4 PAPE JEAN XXIII Documentaire: spiritualité
- 5 RICHARD ABEL Elegancia Live
- 6 JEAN PAUL II Sa vie, son époque
- 7 AN INCONVENIENT TRUTH
- 8 ERIC CLAPTON Live At Montreux 1986
- 9 DVD GUIDES Toscane
- 10 ELVIS Live: Memphis (25^e)

CINÉMA
 SEMAINE DU 14 AU 20 AVRIL 2007
 Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6
 La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 13
 dans L'AGENDA culturel

Cinéma

Entrevue avec Jean-Pierre Darroussin

La naissance d'un cinéaste

MARTIN BILODEAU

Comme acteur, la feuille de route de Jean-Pierre Darroussin est impressionnante: *Marius et Jeannette*, *Le Goût des autres*, *On connaît la chanson*, *Un long dimanche de fiançailles*, etc. Comme cinéaste toutefois, la page est encore blanche. Mais plus pour longtemps. Car *Le Pressentiment*, tiré du roman d'Emmanuel Bove, marque la naissance d'un cinéaste dont on n'avait rien pressenti du talent et de la pertinence.

Rencontré à Paris en janvier dernier à l'occasion des Rendez-vous du cinéma français organisés par Unifrance, l'acteur, réservé, à la voix basse, donnait l'impression d'être là par accident. A cet égard et à tant d'autres, Darroussin ressemble à Charles Bénésteau, personnage central de son film, soit un homme au destin tracé qui, par désir de contrariété, se détache de la ligne droite et prend le large.

Direction Belleville, ce qui n'est pas si loin du XVI^e arrondissement où cet avocat indépendant de fortune avait formé une union sans joie et fondé une famille sans chaleur. Mais le quartier de Madame Rosa est suffisamment loin de sa réalité pour qu'il puisse s'imprégner de nouveauté, de tranquillité, éven-

tuellement de l'inspiration qui lui permettrait d'écrire un livre. «Il n'est pas un antihéros, c'est un aventurier. L'expérience qu'il tente, il n'y a pas beaucoup de monde qui l'a tentée», fait remarquer l'ex-garçon de café d'*Un air de famille*.

Darroussin documente patiemment le rapport de cet homme en rupture de ban (qu'il campe lui-même, avec le talent qu'on lui connaît) à ce monde inconnu dans lequel il pénètre à pas feutrés, tout en gardant ses distances par rapport à lui. Pour ses proches restés derrière, tout comme pour ses nouveaux voisins qu'il va côtoyer par la force des choses, il demeure une énigme. À la fin du film, Darroussin nous fait également comprendre qu'il était une énigme pour lui-même.

«Il y a un mystère dans le comportement de cet homme. À partir du moment où il se met hors course, on lui prête l'idée qu'il comprend des choses, et qu'il s'est donné les moyens d'apprécier, de goûter, de sentir le monde autour de lui. [...] Or, comme son

époque, il vit une perte de sens devant le flux d'informations à inurgiter, de complexités et de mixités à gérer. Vouloir s'abstraire de tout ça est une solution. En même temps, ce n'est pas forcément la bonne, parce que ça n'apporte pas plus de réponses.» Le consensus possible autour de Bénésteau: il incarne un fantôme universel, soit celui d'être un autre, ailleurs.

Le comédien a fait son apprentissage de cinéaste auprès des Robert Guédiguian, Alain Resnais et Cédric Kahn, avec qui il a tourné

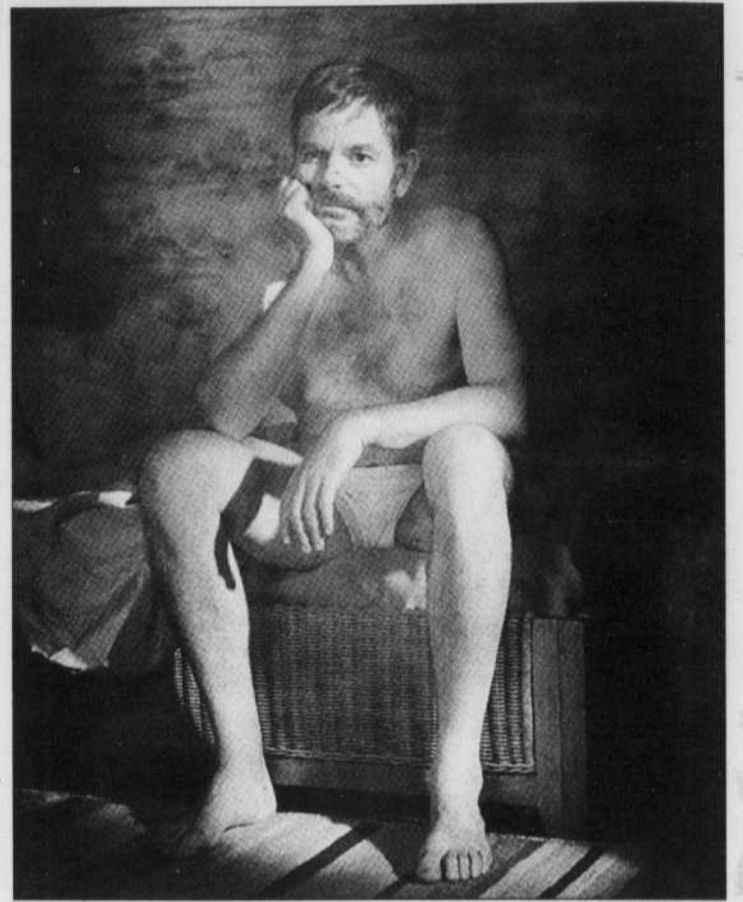
Partager
Sur le plateau, le cinéaste en herbe de 53 ans (il avait réalisé un court métrage en 1992, puis plus rien) a travaillé avec une doubleur afin de pouvoir prendre le recul du réalisateur.

Par ailleurs, il a mis en action un apprentissage fait d'observations sur le terrain, auprès des Robert Guédiguian, Alain Resnais, Jeanne Labruno, Cédric Kahn, avec qui il a travaillé. «Sur les plateaux, je suis toujours très proche des metteurs en scène, des chefs opérateurs. J'aime discuter avec eux de leur travail, des choix qu'ils font, etc. Je ne suis pas dans ma bulle, quand je tourne. Je suis dans le travail. J'es-

saie de partager la vie de l'équipe et la fabrication de l'objet dans lequel je suis intégré. C'est comme une improvisation de jazz. Si on n'écoute pas les autres, on fait n'importe quoi.»

Jean-Pierre Darroussin fait tout le contraire de n'importe quoi. *Le Pressentiment* est un film intelligent, patient, mesuré, fait avec le savoir-faire d'un bon élève et la légèreté d'un artisan de métier. S'il décrit son personnage comme un «romantisme immature», Jean-Pierre Darroussin n'en a pas moins pour lui une affection évidente, sinon une grande admiration. Bénésteau, qui avait une position sociale enviable, a choisi de descendre quelques échelons pour humer le parfum de la vie. Il fait le chemin contraire à la logique dramatique, le parcours opposé de celui du romantique. «Pour opposer les mondes riche et pauvre, le romantisme présente toujours les choses dans le sens de l'ascension sociale, pousse dans le sens de l'accomplissement. Or le pauvre devenu riche en goûte moins la différence, absorbé qu'il est par l'euphorie de la performance. Alors que lorsqu'on sait ce qu'on quitte, comme, par exemple, quand on sait qu'on va mourir, on est beaucoup plus attaché à sentir, à goûter.»

Collaborateur du Devoir



Réalisateur du *Pressentiment*, Jean-Pierre Darroussin campe lui-même le personnage central de son premier film, un homme en rupture de ban.

Entre enfer et paradis

LE PRESSENTIMENT

Réalisation: Jean-Pierre Darroussin. Scénario: Jean-Pierre Darroussin et Valérie Stroh, d'après le roman d'Emmanuel Bove. Avec Jean-Pierre Darroussin, Valérie Stroh, Amandine Jannin, Anne Canovas, Nathalie Richard, Hippolyte Girardot, Laurence Roy, Alain Libolt. Image: Bernard Cavalé. Musique: Albert Marccœur.

ODILE TREMBLAY

Rares sont les films à aborder les thèmes pourtant universels de la méchanceté et de la bonté avec autant de sensibilité. Que ce magnifique *Pressentiment*, adapté d'un roman d'Emmanuel Bove, soit la première réalisation du comédien français Jean-Pierre Darroussin constitue la révélation éclatante d'un talent de cinéaste. Ce film lui a d'ailleurs valu le prix Louis-Delluc (mérite) du meilleur premier long métrage en France. Dire que Darroussin hésitait avant de faire le grand saut de l'autre côté de la caméra.

Il a réussi à aborder des rives où fiction et réalité se confondent en jouant de postures, de mimiques, de non-dits, respectant la respiration de chaque scène, sans casser le rythme, sans jamais en dire trop.

Darroussin ne s'est pourtant pas rendu la partie facile, sur un sujet aussi rébarbatif. La mort rôde et les vacheries de la vie courante s'entrecroisent.

Quant au héros qu'il incarne lui-même, il se tient debout sur un point de rupture diffus, fragile, où évoluent les êtres en porte-à-faux avec le monde.

L'histoire est celle de Charles Bénésteau, un avocat (Darroussin) issu de la grande bourgeoisie en rupture de ban, qui va vivre à Paris dans un milieu populaire pour devenir écrivain et échapper à sa cage dorée. Abandonnant ses repères, il dérive avec une dignité sans faille dans un monde plein d'aspérités et de violence et y trouve sa rédemption.

La lucidité des répliques, qui doivent beaucoup au roman d'Emmanuel Bove paru en 1935 chez Gallimard, réactualisé pour les besoins de la cause, s'abreuve aux eaux profondes. Cet esprit d'observation de l'âme humaine, dans ses recoins les plus douteux, dans ses générosités les plus inattendues,

Darroussin le traque patiemment, marchant en funambule sur le fil entre paradis et enfer.

Le cinéaste-acteur entre dans la peau du héros avec une rare économie de moyens. Celui-ci renonce au confort de sa classe, quittant frères, sœur, femme, enfant et domestique, croyant fuir l'hypocrisie et la méchanceté, pour affronter de nouvelles intrigues et des drames sanglants. Un de ses voisins tire sur sa femme dans un élan de jalousie et Charles Bénésteau accueille leur adolescente prostre (Amandine Jannin).

Les rumeurs de pédophilie des commères voisines l'éclaboussent sans l'atteindre vraiment. Valérie Stroh, scénariste du *Pressentiment* et interprète, joue avec une vérité troublante une voisine odieuse, vacharde, mauvaise gouvernante pour la petite, qui passera de l'autre côté d'elle-même, en des zones de bonté qui ne demandaient qu'à éclore. Rien n'est manichéen ici. Les êtres découvrent en eux des recoins d'humanité quand le malheur frappe.

Paris est filmé avec jubilation, le héros se déplaçant à mobylette sur les rives de la Seine, sautant du

milieu familial cosu aux faubourgs de désolation. Les pigeons autour d'un bout de pain, des allers-retours erratiques dans la métropole, un carnet ouvert où glisse la plume de l'écrivain offrent des touches de couleurs et de vie.

Sommes-nous à l'intérieur du roman ou au cœur de l'intrigue? Le spectateur l'ignore et ce flou artistique contribue à la sensation de mystère. Mystère du destin, de la vie, de la mort, de l'âme humaine qui tente de rompre ses amarres pour se retrouver mais ne peut que partir cahin-caha en quête des autres. Ces humains aux travers décortiqués comme des corps d'insectes, sans se voir jugés pour autant.

Ce très beau film, lent, austère, saisissant de subtilité et de vérité, ne pourra plaire qu'à des spectateurs refusant d'entrer clé en main dans un univers cinématographique formaté. Les autres trouveront sans doute, hélas, que le thème est triste et le traitement, alangui. Ils manqueront alors quelque chose comme une œuvre de vérité et de grâce.

Le Devoir

LA CINÉ-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$
cette semaine: **BAMAKO, EL AURA, ROMANZO CRIMINALE**
VISITEZ NOTRE SITE WEB: HORAIRES, TEXTES, PHOTOS, POLITIQUES DE PRIX
3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT | CINÉMA DU PARC
www.cinemaduparc.com | 3575 Du Parc 514-291-1900

Un succès partout au Québec!

★★★★★ LE JOURNAL DE QUÉBEC ★★★★★
★★★★★ LA PRESSE ★★★★★
★★★★★ LE NOUVEAU ★★★★★
★★★★★ LE JOURNAL DE MONTRÉAL ★★★★★
★★★★★ LE SOUSCRIPTION ★★★★★

K-FILMS / MÉRIQUE présente

la lâcheté

UN FILM DE MARC BISAILLON
AVEC DENIS TRUDEL HÉLÈNE FLORENT GENEVIÈVE RIOUX

(FILM DE CLÔTURE)

13 À L'AFFICHE

COMPLEXE CHATELAIN | CINÉMA Beaubien | CINÉMA BEAUBIEN | MAISON DU CINÉMA | CINÉMA QUARTIER LATIN | CINÉMA SHERBROOKE | SHAWINGAN | SHERBROOKE | LE CLAP

VUES D'AFRIQUE présente

PAN-AFRICA INTERNATIONAL

25^e Journées du cinéma africain et créole

19 au 29 avril 2007
Cinéma du Parc, ONF, Cinéma Beaubien
www.vuesdafrique.org
Info-Festival: (514) 990-3201

Billet à l'unité: 7\$ | Cinémax 50\$ pour 10 entrées cinéma et
Ciné-carte 25\$ pour 4 entrées cinéma au Cinéma ONF, au Cinéma Beaubien et au Cinéma du Parc

Canada | Montréal | TVS | Québec

Les Amitiés Malféiques

un film de Emmanuel Bourdieu

Malik Zidi Thibault Vinçon Alexandre Steiger
Thomas Blanchard
Humbly Blanc Jacques Bonaffé

DÈS LE 20 AVRIL EX-CENTRIS

LE CHOIX DE LA CRITIQUE, THE NEW YORK TIMES

★★★★★ RADIO-CANADA, LE SOLEIL
★★★★★ VSR, LE JOURNAL DE MONTRÉAL
★★★★★ THE GAZETTE, CANOE.COM

Cillian MURPHY Liam CUNNINGHAM Padric DELANEY
avec Ken Loach et Paul Laverty

LE VENT SE LÈVE

VERSION FRANÇAISE DE «THE WIND THAT SHAKES THE BARLEY»
www.thewindthatshakesbarley.co.uk

13 À L'AFFICHE

VERSION FRANÇAISE
CINÉMAS PARISIEN MAISON DU CINÉMA
VERSION ORIGINALE ANGLAISE LE FORUM 22 V.O. ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS EX-CENTRIS

★★★★★ LE VENTRIER, LE JOURNAL DE MONTRÉAL
★★★★★ JOURNAL DE QUÉBEC

un film de NANNI MORETTI

LE CAÏMAN

BACI www.caiman-lefilm.com

13 À L'AFFICHE

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE EX-CENTRIS

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

www.christalfilms.com